



IDRISS CENTER <http://idriss.center/>

Centre International de Dialogue et de Recherche sur les identités Subjectives et Sociales

Première rencontre

Dimanche 17 Janvier 2016

Des connaissances et des bleus à l'âme, il est possible que ce soit pour chacun le bilan de la journée, témoignant alors de l'identité des effets d'identités pourtant différentes. Si cette communauté des effets existe, sans doute est-il possible de donner à l'identité son concept, indépendamment donc de ses avatars.

Je mettrai volontiers cette possibilité au programme d'une éventuelle rencontre à venir.

Charles Melman

Charles Melman s'est donc ainsi exprimé après la première rencontre du **dimanche 17 Janvier dont vous trouvez ci-dessous la transcription...**

Participants :

Charles Melman, Faouzi Skali, Louis Sciara, Abdou Hafidi, , Nazir Hamad, Bahjat Rizk, Rachid Arhab, Oussama Cherif Idrissi El-Ganouni, Angela Jesuino, Julien Maucade, Christine Goémé, Bariza Khiari, Saad Khiari, Abdelhai Ben Ghazi, Marie-Christine Laznik, Pierre-Christophe Cathelineau, Marine Toullier, Hervé Bentata, Isabelle Tokpanou, Claire Brunet, Anne Cathelineau, , Pierre-Yves Gaudard, Nathanael Majster, Anne Videau, Abdellah Ben Mlih, Marc Darmon, Marie-Charlotte Cadeau.

Charles Melman — [...] de foules, puisque ses livres se tiraient à 500 000 exemplaires et qu'il est connu que Mussolini avait Gustave Lebon sur sa table de chevet pour en prendre des leçons, c'est-à-dire pour savoir justement comment on peut fabriquer et former des foules et comment les appels à l'identité, qu'elle soit nationale pour Mussolini ou qu'elle soit religieuse, sont susceptibles de provoquer des adhésions, ou des rassemblements, des mises en acte ; on oublie facilement ce caractère de passage à l'acte que justement l'identité autorise, commande, car il ne suffit pas d'avoir des opinions, d'avoir des idées, d'avoir des engagements, encore faut-il ce type d'injonction, de commandement qui implique le passage à l'acte sans qu'il ait à être délibéré, sans qu'il ait à passer par une analyse ou par une réflexion. Et cette instance identitaire est sûrement ce qui a propriété puisque nous sommes habituellement, pour le dire comme il convient des créatures inhibées qui sommes amenées à réfléchir et à peser, à discuter, voire à réfréner nos actes, l'identité est manifestement au contraire, le type d'instance qui, non seulement autorise mais commande le passage à l'acte qui est un temps très important évidemment de nos conduites. Donc l'identité est aujourd'hui..., nous assistons à une sorte de confusion dans les milieux qui sont amenés à se servir de ce référent entre ce qu'est l'identité religieuse, l'identité nationale, l'identité linguistique, l'identité politique et nous assistons à une espèce de passage sans aucune analyse ni transition entre ces

diverses formes qui sont pourtant essentiellement différentes et qu'on ne saurait contraindre. La question, qui je crois suscite IDRIS, en tout cas pour ma part m'incite à ce travail est évidemment de savoir si une élaboration contemporaine, actuelle, de cette question, de ses effets pour chacun d'entre nous, est en mesure de nous permettre à chacun de rejoindre ce que sont des problèmes qui relèvent de la condition humaine, qui sont des déterminations propres à l'humanité, quelle que soit la spécification de sa religion ou de sa culture, ou bien si nous sommes destinés à devoir je dis bien devoir réserver la question de l'identité au plaisir de l'appartenance au groupe dont nous faisons partie et dès lors à entrer dans ce qu'ont toujours été les manifestations que nous connaissons de l'Histoire, c'est-à-dire les heurts inévitables – l'histoire n'est riche que de cela entre les diverses cultures – à des fins, il faut bien le dire, qui sont toujours des fins de pouvoir. Nous sommes sûrement dans ce cas des idéalistes, c'est-à-dire nous sommes sensibles aux idéaux mais il est bien certain que leur mise en mouvement répond toujours, c'est en tout cas ma position, à des fins d'exercice du pouvoir.

Sur cette question nous avons je dirais la chance d'être ici très divers et d'avoir des pensées assurément différentes pour les meilleures raisons et c'est à mes yeux une richesse et une qualité de notre réunion, de notre rassemblement. Le seul fait qui ici constitue éventuellement un ajout au débat traditionnel, c'est qu'il y a donc ici, et c'est là une de leurs maisons, il y a ici des psychanalystes. La psychanalyse aujourd'hui ne se trouve plus jouer un rôle déterminant dans le monde intellectuel, peu importe de savoir si c'est bien ou si c'est mal, ça n'a aucun intérêt, mais en tout cas il est clair que sur cette question de l'identité, elle est susceptible – et nous pourrions le vérifier si vous le voulez – d'apporter des notions qui peuvent être utiles, qui peuvent nous éclairer, qui peuvent servir, voire qui pourraient être opératoires. Et c'est pourquoi je terminerai sur cette considération de l'opérateur. C'est pourquoi, je le disais à Faouzi et je le disais aussi à Marie-Christine et à Oussama qui pouvaient s'en inquiéter, j'aurais pour ma part aimé que outre ces élaborations sur cette question, que notre travail puisse aboutir à la rédaction d'un texte qui serait une adresse, non pas réservé à une catégorie de la population mais qui serait une adresse faite aux jeunes, car il me semble que l'un des éléments de la crise actuelle tient précisément à ce malaise de jeunes qui se trouvent complètement abandonnés quant à leurs références identitaires et qui pour ce cas de figure se trouvent aussi bien du côté que l'on va dire du monde occidental que du côté qu'on va appeler pour simplifier du côté du monde musulman. Il y a à l'évidence une crise de la jeunesse dans la mesure où dans un univers dont nous savons aujourd'hui que ses privilèges, puisqu'ils dominent, sont essentiellement les références et les préoccupations économiques, nous sommes devenus des *homo-economicus*, eh bien, il y a des jeunes qui n'y trouvent pas leur compte, pour de bonnes ou de mauvaises raisons, mais qui n'y trouvent pas leur compte et qui préfèrent une vie d'engagement et de sacrifice, pour un idéal, qui le préfèrent, plutôt que la participation à un ensemble où ils ne trouvent pas ni leur place ni leur compte. Et donc, dans la mesure où je ne vois nulle part d'adresse à ces jeunes, c'est-à-dire on ne leur parle pas ou si on leur parle c'est aussitôt à des fins d'enrôlement, il me semble qu'une adresse faite à ces jeunes aurait au moins l'intérêt d'être originale d'abord par son intention. Qui aujourd'hui évoque avec un jeune ce que c'est qu'être un homme ? Car c'est leur question. Qu'est-ce que c'est aujourd'hui qu'être un homme ? Être digne ? La réponse n'est pas évidente et les exemples qu'ils ont sous leurs yeux, qu'ils soient familiaux voire nationaux, ne sont pas spécialement indicatifs ni des soutiens pour eux. Une chose remarquable pour ce que nous voyons également, c'est combien les filles sont concernées par ces problèmes et dans le souci là encore de répondre à la question, j'évoquais l'homme à l'instant d'une manière très générale, mais il y a la question : comment être une femme ? Qu'est-ce que c'est qu'être une femme aujourd'hui ? J'imagine, je me permets, je crois que si une adresse se faisait aux jeunes, à partir d'une communauté telle que nous la formons ici, c'est-à-dire justement détachée de systèmes, de tentatives et d'essais d'enrôlement et d'exercice de pouvoir et qui se ferait à partir des diversités d'opinion et donc du même coup une certaine largeur de jugement et d'opinions telle que nous pouvons je crois ici l'exprimer. Il me semble que ça aurait de l'intérêt pour tout le monde et que ça constituerait peut-être une nouveauté dans le paysage. Parce que nous voyons dans le paysage des tas de témoignages qui sont très intéressants, très importants. Et tous les jours, toutes les semaines, nous en voyons.

Mais ce sont des témoignages, comment dirais-je, qui sont faits pour rester entre nous. Mais une parole adressée aux jeunes, je dois dire pour ma part, je ne la distingue pas, peut-être qu'elle existe, comme vous je lis un certain nombre d'ouvrages, très divers, importants, mais je ne vois pas quelque chose qui permette à un jeune d'entendre une adresse qui lui serait spécifiquement adressée. Cette proposition, je dis bien, qui vient doubler celle du travail sur l'identité, relève avec notre bon ou mauvais vouloir, c'est à nous, à vous, de voir si ça nous semble intéressant, ou si ça nous semble utile. Voilà ce que pour démarrer cette rencontre j'étais en mesure de vous dire. Cher Faouzi, est-ce que vous voulez bien témoigner de votre côté de ce que vous souhaitez.

Faouzi Skali — Merci beaucoup Charles... Je voudrais juste peut-être aussi rappeler l'historique qui nous a conduits à plusieurs rencontres [...] et quels pourront être les objectifs que nous pourrions avoir en commun en tous cas avec un certain nombre d'idées que vous disiez là... Il y a bien des années nous avons fait à Fès un colloque qui s'intitulait « Heurs et malheurs de l'identité¹ ». C'est vrai qu'à ce moment-là, on ne se rendait peut-être pas encore totalement compte à quel point ce sujet allait encore s'exacerber davantage et devenir aussi important qu'il est aujourd'hui. Pour moi il faut l'avouer, qu'on a l'impression qu'il nous échappe. On a du mal à comprendre et à avoir des schémas d'interprétation qui soient satisfaisants. On voit bien aujourd'hui émerger d'une façon assez spectaculaire la question des conflits des identités. On sait bien que c'est un sujet, comme vous l'avez souligné Charles, qui a toujours été un sujet passionnel, mais enfin aujourd'hui, on voit bien qu'il est au cœur de nos sociétés, quelles qu'elles soient d'ailleurs, qu'on soit en Orient ou en Occident, et qu'il y a une espèce de, bien plus que ce qu'on a pu dire, un choc de civilisations, il y a un conflit permanent des identités. D'ailleurs pour revenir un peu sur toutes ces notions, moi ce que je voudrais dire, c'est que je ne pense pas comme ça de façon spontanée, je pense que chacun d'entre nous a réfléchi à sa manière à toutes ces questions, on voit bien que la question de l'identité est une question, est un mot valise d'ailleurs dans lequel on met beaucoup de choses qu'on n'arrive pas toujours à définir. On sait bien que c'est aussi une notion complexe, chacun a une identité multiple et des appartenances multiples. Il n'est pas exclu d'ailleurs qu'à cause des conflits qui traversent la société que chacun peut dans ces appartenances être en conflit avec lui-même, quelquefois, ou en paix avec lui-même. Tout cela n'est pas simple. Et que des fois en fonction un peu des circonstances, on peut le voir, il y a une identité qui devient prévalente. Aujourd'hui par exemple le religieux prend une importance qu'il n'avait pas encore il y a quelques temps. On parlait par exemple, de la communauté de maghrébins, on ne parlait pas de la communauté musulmane. [X – Bien sûr] comme si le religieux devenait d'un seul coup une identité qui est définie par excellence. Et là on le voit, on le sait depuis toujours mais on n'y réfléchit pas toujours puisque cette question d'identité nous tient dans ses filets quelquefois et dans sa fiction aussi, on pourrait penser par exemple que, pour prendre des exemples assez éloignés pour qu'on puisse les voir, dans les années 80 quelqu'un de Yougoslavie s'identifiait comme Yougoslave, 12 ans après ils vont s'identifier comme Croates, Serbes ou comme musulmans, quelques années encore après ils vont s'identifier comme Bosniaques avant d'être musulmans et peut-être de vouloir intégrer l'Europe ou au contraire faire quelque autre choix. Et finalement ces identités-là vont devenir importantes et prégnantes à des époques différentes, mais pas de la même façon. Et pour ces raisons-là, pour le fait même que nous avons des identités multiples et d'importance multiple et en raison de conflits qui peuvent émerger à certains moments, certains sont sommés de choisir. Mettons-nous à la place par exemple de ces jeunes qui issus comme on dit de l'immigration, lorsqu'ils reviennent dans leur pays, ils ne sont pas considérés comme faisant partie de ce pays parce qu'on ne les reconnaît pas tout à fait, mais lorsqu'ils reviennent au pays dont ils ont la nationalité, en France par exemple, on ne les reconnaît pas non plus tout à fait comme français. Donc ils sont dans l'entre deux. Et quelquefois à cause de l'exacerbation politique, ils sont sommés de choisir et comme disait Amin Maalouf, ils sont parfois contraints de choisir ou la négation de soi-même ou la négation de l'autre.

¹ 25-28 mai 2006.

Et donc ce qui nous intéresse ici je crois, c'est peut-être de pouvoir produire un peu de réflexion sur ce sujet et de l'intelligence collective, c'est-à-dire qu'on puisse, et c'est ça le but d' IDRIS, c'est que c'est un sujet qui est beaucoup trop important pour le prendre à l'emporte-pièce comme on le fait aujourd'hui à travers les médias où on parle de tout, dans tous les sens du terme, sans savoir très bien ce qu'on met derrière les termes mais quand même avec des conséquences réelles sur les comportements des uns et des autres et sans toujours pouvoir évaluer l'impact de ces discours. Donc je crois qu'on a besoin justement, et c'est la vocation d'IDRISS, d'un lieu de réflexion, qu'on puisse prendre le temps de la réflexion, qu'on puisse prendre la distance de la réflexion, qu'on puisse apporter de l'intelligence dans toutes ces choses, de la clarification. Les politiques sont trop pressés pour le faire ou alors parfois il y a aussi les intérêts des uns et des autres, parfois on a intérêt à exacerber les clivages puisque ça fait partie des jeux politiques n'est-ce pas, voilà, pour faire de la surenchère. Et ça c'est tout à fait... Ils sont dans leur rôle- rôle habituel si je puis dire – mais pour autant les choses sont trop graves aujourd'hui pour laisser cette question-là uniquement au jeu politique [X – Absolument] C'est l'avenir de notre existence commune, notre coexistence et pourquoi pas laisser émerger progressivement une nouvelle forme de vivre ensemble, de l'humanisme, notre humanisme, soit il est un petit peu utopiste soit on voit ce qu'il est possible de faire. En tout cas tout ça on ne va pas le faire simplement par des vœux pieux et de la volonté mais par de la réflexion, de l'intelligence, décrypter les choses, de comprendre les choses et ne pas se laisser piéger par des mots qui par définition sont piégeants et l'identité l'est par excellence.

Alors donc, là, avec Charles on a pensé créer ce Centre, ce lieu de réflexion, aujourd'hui ce qu'on propose c'est vraiment de commencer à avoir des contributions, une réflexion des uns et des autres, de commencer à faire des synthèses qui pourront continuer au-delà de ce jour de travail et qui pourra avoir un peu comme horizon afin que lorsque nous arriverons à un autre colloque prévu cette fois-ci pour fin octobre 2016 nous ayons..., non pas un colloque pour faire un colloque, mais enfin on viendra à ce colloque déjà avec quelque chose de bien mûri, de substantiel, des choses qu'on pourra publier, peut-être que ce centre IDRIS pourra de temps en temps publier un papier, un entretien. Nous pourrons intervenir dans ce qui se passe, mais intervenir avec cette réflexion qu'on a, cet apport de la réflexion qui est aussi pluridisciplinaire. C'est un peu la caractéristique de ce groupe, même une certaine offensive pluriculturelle, ce qui est très bien. Donc voilà un peu ce que l'on propose. On va peut-être joué là le rôle de régulateur, de modérateur d'une discussion que l'on pourra entamer aujourd'hui mais qui ne sera que la première qui nous permettra d'apporter encore une fois un peu plus de lumière et de clarté sur un sujet particulièrement compliqué mais qui nous engage tous aujourd'hui, parce qu'on voit bien que sans cette réflexion, le sujet..., on a l'impression que, en tout cas il y a beaucoup de gens qui font un travail considérable, avec Marie-Christine on avait échangé quelques informations sur ce que font d'autres personnes comme Dounia Bouzar sur le terrain, des gens qui sont vraiment en articulation sur ce qui se passe et qui répondent aussi à l'urgence de ce qui se passe. Je voudrais simplement dire une petite chose pour dire à quel point les choses sont complexes, il n'y a pas longtemps je lisais un article d'Olivier Roy² qui souvent déconstruit un peu les idées qu'on peut avoir comme ça de façon trop rapide et qui montrait que par exemple tous ces moments extrémistes que l'on voit émerger sont un effet pour lui de la déculturation. Alors même que pour certains on peut penser que c'est une culture qui s'exprime ou qui revient en force, qui revient d'une façon un peu fondamentaliste si je puis dire, c'est tout le contraire, il pense que c'est un effet de découplage entre le culturel et le religieux et que ces jeunes qui émergent de cette façon sont en totale rupture avec la religion de leur père. D'ailleurs leurs pères eux-mêmes sont les premiers effarés, ils ne voient pas ce qui arrive, ils n'arrivent pas à comprendre ce qui se passe dans la tête de ces jeunes-là qui viennent expliquer à leur père ce qui est leur vraie religion, qu'ils ont redécouvert comme ça mais d'une façon totalement déculturée, désarticulée d'un apport de transmissions, de valeurs, d'éducation. Et d'ailleurs ce qui peut, alors c'est pour cela qu'il y a plusieurs perspectives possibles, donc lui il ajoute quelque chose qu'il a écrit dans un autre article publié dans *Le Monde* où il dit que ce dont il s'agit, savante réflexion, c'est une

² Olivier Roy, politologue spécialiste de l'islam.

islamisation de la radicalité et non pas une radicalisation de l'islam. C'est quand même une idée féconde et intéressante en soi. Et peut-être d'ailleurs ça va nous permettre déjà de saisir la naissance de cette nouvelle identité réunifiée et exclusive de toutes les autres identités religieuses, sous cette forme-là, déracinée et en rupture avec sa propre culture. Ça peut peut-être commencer à nous donner un début d'explication sur le fait que cet extrémisme-là n'est plus limité aujourd'hui aux gens qui sont de cette culture-là originelle, puisqu'on voit d'après les renseignements généraux qu'il y a plus de 25 pour cent des gens qui vont en Syrie qui sont d'une origine qui n'a plus rien à voir avec la culture maghrébine ou islamique de base. Donc on a aussi la réinvention d'autres formes d'identité si je puis dire qui sont précisément dans ce découplement. C'est pour ça que tout ça nous interroge et en quelque sorte nous met dans une situation..., nous désarçonne, parce qu'on n'est pas dans cette vision conformiste, les tribus les unes contre les autres etc., disons que les appartenances et les jeux des appartenances sont en évolution. Je n'irai pas plus loin si vous voulez bien on va là tout de suite ouvrir le débat, écouter les uns les autres. On va Charles et moi être un peu les rapporteurs, consigner un peu ce que chacun voudra bien dire, peut-être relancer un peu les questions, relancer un peu le débat. Nous nous reverrons après cette journée de réflexion, qui encore une fois ne sera que le début de toute une réflexion, si vous le voulez bien. Je vous remercie.

Charles Melman — Merci Faouzi. Qui souhaite intervenir maintenant ?

Louis Sciara — Je peux peut-être dire un mot ?

Faouzi Skali — Eh bien allez-y. Charles, est-ce qu'il ne serait pas utile que les personnes se présentent rapidement ?

Charles Melman — Louis Sciara, je peux le présenter puisque nous nous connaissons relativement bien. Il est psychiatre et travaille dans les CMPP de la banlieue parisienne. Il a écrit d'ailleurs des ouvrages sur son expérience.

Louis Sciara — Je voudrais dire plusieurs choses en particulier sur cette introduction [...] vraiment passionnante et en même temps qui montre la difficulté de la tâche qui est considérable. Une première chose, c'est qu'il y a effectivement une espèce de confusion généralisée et donc une réflexion à mettre en place, je crois que le déterminant principal tout de même c'est la question de l'*homo-economicus* puisqu'il semble que cette mondialisation de l'*homo-economicus* engendre ces effets-coupure et je voudrais insister sur le fait que tout de même, effectivement on ne peut pas à l'échelle de la France ou [...] des réflexions qui pourraient être menées [...] sur ce qui se passe pour ces jeunes des banlieues ou ces gens issus de l'émigration, effectivement il y a quelque chose dans la dynamique de l'*homo-economicus* qui engendre une confusion permanente sur ces questions d'identité. C'est-à-dire c'est surdéterminant par rapport à tout ce qui peut être, dans différents pays, des situations locales, c'est-à-dire que c'est beaucoup plus large. Et je suis très sensible à cet article qu'il y a pu avoir, parce qu'effectivement l'islamisation c'est pris dans le mouvement actuel, c'est pas que ça, ça va bien au-delà. On ne peut pas, même la dynamique qui se passe dans les banlieues ou avec les jeunes des banlieues, interroge plus largement l'ensemble de la société, y compris en France, et aussi dans les autres pays, j'y suis particulièrement sensible parce qu'au fond, même si l'actualité se focalise sur ce qui se passe depuis ces attentats terroristes, ce terrorisme qui pervertit le monde d'une manière générale mais d'une manière très globale, on a là quelque chose qui vient revisiter, la question que posait monsieur Melman, à savoir une sorte de confusion, de réactivation et qui vient exacerber la question de l'identité, alors que cette question pourrait être relativement sereine parce qu'en effet d'ordre multiple. Et là, ça vient exploser. Et alors ce qui est intéressant c'est qu'on a l'idée, là je parle des jeunes de banlieue par exemple, qu'il y a cet entre-deux. Mais vous évoquez la déracination, la déracination elle ne touche pas uniquement ces jeunes des banlieues, elle est plus large, et ce qui est revisité c'est cette confusion sur la notion de l'identité qui devient à ce moment-là une espèce d'entité subjective, idéalisée, passionnellement idéalisée et qui vient focaliser toutes les difficultés. Alors ce qui est le plus terrible c'est qu'on peut espérer des hommes politiques qu'ils aient une certaine lecture pour cette affaire un peu plus affinée il n'est même pas sûr que les hommes politiques ne soient pas pris dans cet..., ils sont tellement pris eux-mêmes dans

cette logique de l'*homo-economicus* que ça engendre une confusion généralisée sur ces questions d'identité, au lieu de discriminer les questions, on en vient à quelque chose d'holophrastique pratiquement sur la question de l'identité et je trouve que c'est important d'élargir pas simplement la question du monde musulman mais d'élargir largement cette question. Mais effectivement les jeunes des banlieues où certains complètement paumés, il ne s'agit même plus d'une culture ou d'une autre, il ne s'agit même pas d'un entre deux, c'est la symbolisation même de leur place ou de leur condition humaine [X – Absolument] enfin ce qui revient, c'est la question de la condition humaine dans un monde où l'*homo-economicus* a pris le dessus sur l'ensemble. C'est ça qui revient. Et puis après on a une des particularités suivant les cultures, suivant les pays, mais il me semble que c'est ça le point déterminant. Voilà. Je vous le dis comme ça, parce que ce n'est pas seulement une question entre le monde musulman et le monde occidental [X — Tout à fait] c'est une question beaucoup plus large. C'est pour ça que je suis très sensible à l'islamisation, bon, à d'autres périodes de l'humanité, il y a eu d'autres flambées comme ça. Mais là, c'est particulièrement exacerbé, et les jeunes des banlieues effectivement n'ont même pas..., ça se voit dans d'autres... aussi bien des catholiques qui se convertissent, qui vont être dans des mouvements extrêmes, mais ils n'ont même pas ce minimum de culture qui les assoit à une place, c'est-à-dire leur racine subjective n'est pas en place parce que quelque chose effectivement de la transmission vient faire défaut, au titre de, au fond, un citoyen, un homme, une femme, tout est au service de cet *homo-economicus*. J'ai tendance à mettre l'accent surtout là-dessus parce que ce ne sont pas des problèmes religieux, ce sont des problèmes essentiellement sociaux, socio-économiques, économiques qui viennent déterminer l'ensemble ce qui n'empêche qu'on a à réfléchir cliniquement sur ce qui se passe à l'échelle individuelle, mais l'identité étant à la fois collective et individuelle, on voit bien le malentendu disséminé que ça engendre. Je ne sais pas si j'ai été très clair, en tout cas il y a quelque chose, là, qui m'embarrasse beaucoup autour de ces questions parce que la vie politique, actuellement on en est à des discussions qui remettent en question les questions de citoyenneté, les degrés dans la citoyenneté, tout se fige, c'est pourquoi je suis venu ce matin, je suis très sensible à ce que Monsieur Melman et vous-même avez raconté, parce que vous fixez bien les enjeux. Comment arriver à une étape éclairée et comment faire passer un message, alors vous parliez d'un écrit, je pense que ça peut être tout à fait intéressant, la question c'est comment les sujets eux-mêmes s'en saisissent et la façon dont c'est relayé et entendu par les instances politiques dans cette affaire et qui ne veulent pas jouer simplement le jeu de la démagogie, parce qu'on s'aperçoit que la démagogie est complètement généralisée sur ces questions -là, ça devient ces montées d'extrémisme auxquelles on peut assister dans la vie politique.

Faouzi Skali — Pour aller sur la ligne de Charles Melman, en pratique est-ce qu'il y a des choses que vous allez trouver à pouvoir dire à ces jeunes, peut-être les amener à mieux se saisir de leur condition, mieux la gérer et arriver à trouver des issues ?

Louis Sciara — ... La finalité... Il faut voir à quelles conditions... Qu'est-ce qui intéresse un sujet humain si ce n'est de revisiter ou d'être au moins interpellé par des questions qui viennent au moins lui donner un arrimage minimal, c'est pour ça que la question de l'identité à la fois elle est pathologique et il faut bien qu'elle concourt à une certaine normativité qui permette à un sujet de pouvoir se tenir. Comment revisiter des repères symboliques qui ne sont pas en place ? À l'échelle non seulement individuelle mais collective, à l'échelle familiale, comment ça peut se relayer ? Voilà. Je crois que certains d'entre nous, sur le plan clinique, mais dans notre discipline..... essaient de ramener à des questions fondamentales et des questions qui touchent à quoi ? Au langage. La condition humaine, comment entendre actuellement qu'elle est déterminée par les questions du langage et dans un monde où on ne veut rien savoir des questions du langage. Voilà. J'élargis peut-être trop ?

Charles Melman — Merci Louis.

Est-ce que vous-même voudriez contribuer à notre tentative d'éclaircissement ?

Abdou Hafidi — Est-ce que je suis désigné ?

Charles Melman — Oui.

Abdou Hafidi — Comme je n'avais pas l'intention de parler, en tout cas j'accepte l'injonction sympathique.

Charles Melman — « Injonction » c'est un mot un peu fort, c'est l'invitation.

Abdou Hafidi — ... c'est nos mots. Deux petites choses... en réfléchissant avec Faouzi depuis pas mal de temps sur ces questions-là..., d'abord je voudrais revenir un peu à l'appellation elle-même – IDRIS – c'est assez joli ! Je réfléchissais un petit peu et je vois que c'est un nom, c'est un titre, c'est une métaphore, en fait pour ceux qui ne le savent pas, celui qui a fondé le Maroc s'appelle Idris³, mais ce qui est intéressant dans cet Idris, c'est que lui-même il est porté par cinq ou six identités. Et il ne vient pas de n'importe où, il vient du lieu même de l'abîme, de Syrie, de Bagdad et de Damas. Puisque c'est un Damascène qui appartenait à l'Empire omeyyade et qui a été chassé par les Abbassides, donc il est pratiquement au cœur de ce grand débat inter-musulmans, qui va donc fuir la cruauté des Abbassides, lui le Syrien, persécuté par les Irakiens, ceux qui vont habiter Bagdad, qui va arriver au Maroc et qui va se situer au pied de deux mondes, de l'Andalousie et de la montagne du moyen-atlas et qui va donc construire ce qu'on appelle une synthèse entre l'islam, l'Arabie et la berbèrité. C'est le premier fondateur de ce mixte, un mixte qui échappe à la fois à l'abîme de l'identité et qui arrive dans un pays où il va donc se marier avec une berbère qui sera la reine, la première reine, et qui va donc construire ce mixte qui, par un miracle que ni la psychanalyse ni l'histoire ni la sociologie n'expliqueraient, continue encore à [...]. Et là, effectivement quelque chose de très sympathique, ça m'a amusé dans un premier temps de penser la chose, mais en vous écoutant, ça me semble quelque chose de... ça vient de loin. « Ça vient de loin », c'est le titre justement d'un tout petit livre d'Alain Badiou, qui vient de sortir il y a 15 jours, 300 pages lumineuses où il intitule son livre « Ce mal qui nous vient de loin », réflexion sur les événements présents. Tout vient de loin. Le problème c'est qu'on est sommé de réfléchir à ce que nous voyons. Évidemment, c'est très complexe, très compliqué et je crois que chacun de nous en a un aperçu.

Deuxième petite chose dans ce débat qui est le nôtre en cette matinée c'est que les choses sont un petit peu plus compliquées qu'on ne le pense. Je crois que ça a été souligné. J'attribue personnellement, c'est mon avis... et je le partage, la question de cet ensauvagement du monde. Et le mot ensauvagement renvoie évidemment à des comportements, pas irrationnels mais des comportements avec leurs rites, à ce que mon ami Edgard Morin appelle la dérive. À l'origine il y a des dérives. À l'origine, et je vous rejoins parfaitement dans les définitions que vous avez données à la question de l'identité, d'abord c'est une norme, ensuite c'est une pathologique. À l'origine il y avait une norme, quelque chose qui organisait les choses et après il y a eu des dérives. L'économie a dérivé, la philosophie a dérivé, la politique a dérivé, le climat a dérivé, la religion a dérivé. Je crois qu'il faut intégrer dans la dérive, qui renvoie à la religion qui renvoie au religieux comme l'oripeau quelque chose à l'habillement, il faut renvoyer au fait qu'elle s'inscrit dans une dérive généralisée. C'est la raison pour laquelle la France est un pays extrêmement pauvre, d'une pauvreté, d'une misère intellectuelle terrifiante, la patrie de Sartre, de Lacan, de Freud, de Foucault et de Derrida, devient aujourd'hui, je dirais, un magma, de quoi ? Nous avons uniquement des intellectuels qui décrivent ce qu'ils voient. J'ai eu un débat lundi dernier à l'Institut du Monde Arabe avec Gilles Kepel sur ces questions, il vient de sortir un livre qui s'appelle, tenez-vous bien, via un directeur de recherche à Sciences-po, qui s'appelle « Terreur dans l'Hexagone », à qui je dis, je réponds : ça me rappelle un film qui s'appelle « Peur sur la ville » d'Henri Verneuil, avec Belmondo, donc on est quand même

³ Idris I^{er} : prince chiite de Bagdad, arrière-petit-fils d'Ali et de Fatima (fille du prophète Mohammed). Après avoir perdu avec les Alaouites la bataille de Fakh, il fuit la Mecque et se réfugie au Maroc dans le Moyen-Atlas chez des tribus berbères « Awarbas », vivant dans les environs de Volubilis. Ces berbères l'ont porté au trône du premier royaume de l'Afrique du Nord. Il rejeta l'autorité de Bagdad et prend le nom d'Idris Premier (Idris El Aqbar). Il fonda la dynastie des Idrissides (788-948). Il participa à l'unification du Nord du Maroc et contribua à l'islamisation du Maroc. Après cinq années de règne, il fut assassiné le 16 juillet 793 par un émissaire du calife Abbasside Haroun El Rachid. Sa femme enceinte donna naissance fin août 793 à un fils, qui va régner comme Sultan et imam, sous le nom d'Idris II (Idris El Assghar) de 804 à 828.

dans le cinéma où à la fois c'est le cauchemar, est-ce qu'un intellectuel se satisfait de couvrir une réalité extrêmement complexe, dangereuse, par uniquement des symboles de titre alors que la réalité est beaucoup plus compliquée que ça. C'est-à-dire on a pris une partie du réel, c'est-à-dire cette radicalisation « l'ensauvagement de la religion » et on l'a considérée comme un problème en soi, presque une espèce d'essentialisation, alors que comme je l'ai dit c'est un peu plus complexe que ça, d'ailleurs nos propos le montrent suffisamment, pour dire qu'il faut repenser les évidences. Et on a besoin à la fois des sociologues et des psychanalystes, de la subjectivité et de la question sociale, je crois qu'il faut parfois aussi taire la petite guéguerre disciplinaire parce qu'aujourd'hui nous avons besoin de toutes les disciplines. On a besoin de la philosophie, on a besoin de l'histoire, de la mémoire, on a besoin de la psychanalyse qui va nous expliquer un peu la subjectivité, la dimension cachée, etc., on a besoin de la sociologie pour nous décrire ce que nous voyons que nous n'arrivons pas à sérier dans des grilles, mais il y a un constat aujourd'hui, c'est que nous sommes devant une pauvreté, pardonnez-moi, pardon, j'ai le défaut de ne pas me présenter, parce que je crois que c'est important le lieu par lequel et depuis lequel on parle : je suis Abdou Hafidi, je suis universitaire et puis je suis producteur et animateur de l'émission Islam sur France 2 depuis 17 ans. Et il se trouve que, ma conviction est faite, pour moi alors là, elle m'enchanté puisque en une semaine j'enregistre deux émissions sur la jeunesse avec les jeunes, précisément sur les faits religieux, avec effets d'interactivité pour que ces gens puissent parler. Je suis peut-être sensible, avec humour, au [...] de la jeunesse !

J'ai été par ailleurs aussi élu maire-adjoint à la culture à la ville d'Aubervilliers, ça été une expérience formidable, j'ai approché ces questions de très près et pas du tout et pas seulement dans les ciels mais vraiment dans les bas-fonds et pour dire que les jeunes se moquent de ce qu'on dit d'eux. Ça c'est un premierement.

Deuxièmement, ils ont aussi leur logiciel d'intelligence. Ils ont un autre logiciel mais ils ont un logiciel. Et nos logiciels à nous, notamment des politiques, ce sont les logiciels des politiques, ils sont périmés, pas le leur. Le leur, ils ont leur raison, leur façon de percevoir le monde, ils ont un avis. J'ai discuté avec beaucoup de jeunes et avec mon fils qui a 20 ans, il y a du Charlie ! Alors qu'on a fait de Charlie une religion en France. Religion ! c'est-à-dire ou tu es Charlie ou tu es un crétin. Je me souviens d'un éditorial de Libé, c'était ça. Or les jeunes de banlieue ne se retrouvent absolument pas là-dedans, ça ne veut pas dire qu'ils sont pour le massacre, mais pas du tout, parce que tout simplement, Charlie, – Charlie, le journal – a été pour eux d'entrée de jeu une frontière avec le monde, à partir du moment où on a touché quelque chose qui pour eux est attentatoire à une identité [...] vrai ou faux, ils s'en moquent. Pourquoi ? Parce qu'il faut partir du principe que ce n'est pas parce que nous pensons à des choses fausses que nous n'avons pas le droit de le penser, ben parce que... j'ai une mauvaise idée sur quelque chose... je n'ai pas le droit ! J'ai le droit de le penser, je vois ce qu'on me dit en face, qu'est-ce qui vient perturber un peu ce que je pense, la façon de s'adresser à cette jeunesse sans arrière-pensée, etc., etc. Donc c'est là où j'ai constaté l'abîme entre eux, pas la jeunesse des banlieues, entre une France et une autre, et la question de l'identité aujourd'hui, certainement elle est interpellée à partir de son déterminant religieux islamique mais je crois qu'on a tort de considérer que la question se limite là. Elle en concerne d'autres. Elles sont aujourd'hui surestimées parce qu'elles sont surdéterminées parce qu'elles ont une visibilité plus forte mais la question de la radicalité, elle touche tout le monde. Il y a deux radicalités aujourd'hui en France qui se chamaillent : la radicalisation par la religion ou la radicalisation par la politique. Le FN qui est au bord du pouvoir, c'est une forme de radicalisation extrême et qui en plus a un effet dévastateur sur la gouvernance et pas seulement sur les comportements ; et là, on a l'impression de sous-estimer cette radicalité politique, c'est-à-dire la fin de l'utopie des illusions [...] se jette dans les bras de ce qui leur fournit le discours prêt à penser, l'âge des foules ou les travaux sur la psychologie des foules montrent à l'évidence qu'on peut passer à l'acte sans jamais avoir réfléchi, pensé ce qu'on dit. Les Allemands disaient à la fin de la Guerre « je ne savais pas que les nazis allaient faire cela ». Oui... mais attendez ! Je veux bien les croire mais ils l'ont fait et donc ils ont adhéré ! Effectivement, il y a plusieurs radicalités qu'il faudrait repenser, plusieurs identités qu'il faut repenser, à tête peut-être reposée. C'est difficile d'avoir la tête reposée en ce moment mais... on peut faire semblant.

Charles Melman — Merci beaucoup, merci beaucoup !

Je me permettrai tout de suite, avant de repasser la parole, de faire une référence qui est remarquablement illustrée par ce que vous nous avez rappelé au sujet du fondateur : Idris. Il y a un travail fondamental de Freud que personne n'est disposé à endosser, pas plus ses disciples que ceux qui ne le sont pas, et ce travail fondamental qu'il a édité en 1939 peu avant sa fin, alors qu'il attendait depuis cinq ans dans son tiroir, c'est son travail sur l'homme Moïse, où il s'agit de montrer que Moses le fondateur était un Égyptien. À partir de ceci c'est que le fondateur est forcément toujours Autre. Ne serait-ce que parce qu'il occupe une dimension qui est celle du sacré. Il a été incarné, mais par la place qu'il a assumée, il occupe la dimension du sacré et que la dimension du sacré, personne d'entre nous à moins d'être gnostique ne peut prétendre en être le maître et donc posséder le savoir absolu concernant ce qui serait ses commandements. Il y a donc pour chacun de nous une référence identitaire fondatrice et en tant que bien entendu nous cherchons, dans le meilleur des cas, à la rejoindre, à être conforme à un idéal... et comme nous le savons, dans le meilleur des cas, nous en restons à distance, dans le meilleur des cas. Donc c'est ce caractère autre du fondateur qui constitue un obstacle logique irréductible à tout intégrisme, puisqu'il y aura toujours cet espace qui est pourtant le plus cher, le plus sacré et où malgré les efforts et Lacan rappelle que religion ça veut dire lien sacré, malgré les efforts d'arrimage, malgré ces efforts, il sera toujours Autre, sinon évidemment il meurt, si je prétends établir avec Lui quelque continuité qui le rende aussi fragile qu'une de ses créatures. Donc, vous avez en quelque sorte illustré, en rappelant l'origine de Idris, vous avez parfaitement illustré ce qu'il en est de cet Autre. Le fait aussi, c'est intéressant, que Moïse n'était pas marié à une Hébreu...

X — Ah non, non ! Il était marié à la fille d'un prêtre de Madian, au départ.

Charles Melman — Il était marié à une Madianite.

X — Et ensuite il a été marié avec une autre qui n'était pas non plus juive d'ailleurs ni hébraïque, mais il semble que le savoir le plus contemporain, enfin actuel, sur Moïse, est que en effet il est bien Égyptien. Moïse est un nom égyptien de toute façon.

Charles Melman — Moses, oui bien sûr. Oui, la thèse de Freud c'est que Moses était un prince égyptien, thèse évidemment que personne ne souhaite... [X — ... exhumer]. Ce qui témoigne d'une certaine manière de nos obstacles, des obstacles qui nous sont internes. Peut-être encore un bref mot puisque que Louis Sciarra a repris le terme d'*homo-economicus*, je me permettrai de lui en donner une très rapide définition. C'est une figure aujourd'hui de l'humanité qui se distingue non plus par ses qualités morales, ce qui était tradition, mais par la possession d'un certain nombre de biens qui deviennent spécifiques d'une possible reconnaissance d'appartenance à l'humanité. Je veux dire qu'on est aujourd'hui un homme que si l'on se trouve en quelque sorte le propriétaire, le jouisseur d'un certain nombre de biens qui sont devenus... où le minimum est spécifique, pour être reconnu, identifié comme appartenant à la communauté humaine. C'est une situation qui est assez neuve, qui appartient à notre modernité, mais il est aujourd'hui banal de recevoir des jeunes, en tant que consultant, en tant que psy, des jeunes dont toute la formation... c'était donc toutes les injonctions parentales... elles ont visé justement l'avantage économique qu'ils pourraient prendre dans le fonctionnement social. Rien d'autre. Je veux dire... au contraire on pourrait dire que la dimension morale se trouve parfaitement éclipsée, ou au contraire tous les méfaits validés à partir du moment où se trouve justifier ce succès économique et social. Je dois dire que c'est une chose pour moi nouvelle d'entendre des jeunes qui s'adressent exclusivement à une sorte d'instance chargée de vérifier leur réussite sociale, leur réussite économique. C'est assez extraordinaire. C'est la seconde remarque que je voulais faire.

Nazir Hamad — Rapidement. J'ai beaucoup apprécié la notion de dérive mais on a oublié au moins une dimension c'est celui de la démographie. L'année dernière on était dans un séminaire sur l'adoption. Le spécialiste de l'adoption internationale a dit comme ça un mot qui m'a surpris : l'adoption internationale est vouée à mourir. Ça m'a fait rire, je lui ai dit « notre Europe adopte 7000 à 8000 enfants venant du monde entier, par an ». L'année dernière seule selon des sources diverses,

350 000 enfants sont arrivés en Europe, sans compter les adultes. Autrement dit, l'adoption internationale ne fait que commencer, et ça on ne s'attendait pas à ce phénomène si massif. Si on ne prend pas en compte ce qu'on appelle les dérives démographiques, on va être submergé sans avoir la moindre solution. L'Allemagne vient de recevoir à peu près 1 200 000, de réfugiés, un tout petit pays comme le Liban reçoit 1 500 000, la Jordanie à peu près 1 000 000, la Turquie 2 000 000, l'Europe : combien ? Ça ne fait que commencer. L'Europe va-t-elle être submergée ? Ce n'est pas une nouveauté historique, absolument pas. Le Nouveau Monde a été peuplé par l'Ancien Monde quand l'ancien monde souffrait de misère et de famine. Maintenant, [c'est] l'ancien monde qu'est en train d'être peuplé par un monde plus ancien en quelque sorte... il y a d'autres dérives de populations, et je crois qu'on n'est pas préparé pour envisager une question si majeure dans les années à venir. Voilà l'adoption internationale. Comment les Allemands vont adopter leur million et demi de moyen-orientaux qui arrivent ? Comment les Français ?... Bon ! On ferme les portes. L'Europe se déstabilise, se défait à cause de cette question mais ça ne protégera pas l'Europe pour autant. On n'échappera pas à cette question. Vous allez voir dans 10 ans on va avoir des nouveaux problèmes autres plus graves que les problèmes actuels que nous posent nos banlieues, parce qu'il y aura une nouvelle situation. Et cette nouvelle situation nous n'y sommes pas préparés pour la traiter de manière saine. La question identitaire va être posée avec beaucoup plus d'acuité, voire même peut-être de manière plus conflictuelle. Voilà ce que c'est maintenant l'adoption internationale. Voilà. Une bonne partie du monde est en train de dériver et ses populations arrivent massivement dans le reste du monde. Peut-être que c'est caricatural, que c'est alarmiste, mais je ne crois pas que ce n'est pas la réalité.

Faouzi Skali — Nazir est-ce qu'on n'est pas obligé aujourd'hui de penser les choses de façon plus globale, c'est-à-dire que c'est pas que l'Europe, comme tu l'as bien souligné, alors même que l'Europe avec toutes ses richesses elle absorbe 300 000 ou 400 000 personnes, vous avez des pays comme la Jordanie, le Liban ou la Turquie, qui intègrent 2 000 000 ou 3 000 000. Et tout ça ne peut pas être sans conséquence. On ne peut pas analyser les choses maintenant uniquement sous un seul angle et oublier que nous dépendons aussi de ce qui se passe ailleurs. Et d'ailleurs je voudrais juste souligner au passage, qu'il y a quand même quelque chose par rapport à cette question de l'identité qu'on est bien obligé de prendre en compte parce que ça joue un rôle dévastateur, c'est en Orient, au Moyen-Orient, plus que jamais. Pendant des siècles chiites et sunnites ont plus ou moins coexister, aujourd'hui ils sont en train de rentrer dans une guerre totale. Mais aussi Kurdes, Turcs, Iraniens, donc on est à la fois dans des entités ethniques et des entités religieuses qui ont plus ou moins été gérées et qui aujourd'hui ne sont plus gérées du tout, au contraire elles sont exacerbées. Tout cela, on ne peut plus aujourd'hui le penser de façon sanctuarisée, comme si tout cela se passait ailleurs et que nous ne sommes pas concernés. Il y a des répercussions immédiates ne serait-ce que par la communication, par ce que l'on voit, par, encore une fois, l'identification qu'on peut avoir aux uns et aux autres, là aussi il faut prendre ça en considération il me semble.

[Quelqu'un demande la parole]

Est-ce que vous pouvez vous présenter ? Nazir, tu peux aussi peut-être te présenter si tu veux bien, rapidement ?

Nazir Hamad — Je suis Nazir Hamad, psychanalyste de l'A.L.I.

Bahjat Rizk — Voilà, je m'appelle Bahjat Rizk. Je suis attaché culturel à la délégation du Liban auprès de l'Unesco et je me suis beaucoup intéressé à cette question de l'identité, au titre forcément du fait que je sois libanais au départ et du fait de suivre les travaux de l'Unesco.

Je vais vous faire un petit exposé par rapport à des travaux de recherche que j'ai effectués par rapport à ce sujet, juste suggérer quelques pistes de réflexion sans prétendre en aucune façon y donner un cadre conceptuel élargi. Donc au départ j'ai été obligé de travailler sur le cas libanais parce qu'il y avait eu cette question du dialogue des cultures qui a émergé avec la mondialisation et du fait que le Liban au départ s'est construit autour de ses communautés. Donc le Liban a cette spécificité, c'est que géographiquement c'est un espace interpénétré qui a engendré une expérience un peu particulière qui a fait que des gens de différentes cultures ont dû vivre ensemble et, de manière,

vaille que vaille, à pouvoir communiquer. Et donc forcément c'était un exemple intéressant à observer même si c'est resté au niveau de l'expérience puisque l'expérience libanaise est toujours en activité et qu'elle peut témoigner avec pas mal de réussite d'une certaine façon de faire vivre ensemble des communautés qui sont de régions différentes avec d'autres points qu'ils peuvent mettre en commun et élaborer, parce que la construction identitaire en fait est une construction qui continue, c'est une dynamique, il n'y a pas d'identité figée, il y a un processus d'identification. Mais par la suite je me suis interrogé : quels sont les éléments qui structurent cette identité ? Parce qu'il ne suffit pas de rendre compte d'une expérience émotionnelle, il faut quand même retrouver un cadre conceptuel pour pouvoir au moins témoigner de cette dynamique qui construit l'identité. Donc, en remontant à Hérodote le père de l'histoire parce qu'il fallait quand même un référent, j'ai trouvé effectivement qu'il cite et [lui] qui a vu le premier choc de civilisation entre les Grecs et les Perses, à un moment donné dit :

« Le monde grec est uni par la langue, le sang, les sacrifices et les sanctuaires qui nous sont communs et nos mœurs qui sont les mêmes ».

Donc il identifie à cette époque-là 1600 ans avant J.-C. des éléments structurants de l'identité collective et qu'il met côte à côte. Donc forcément c'était intéressant d'observer ces éléments pour savoir qu'est-ce qui unit une identité collective puisqu'elles sont déjà définies 500 ans avant J.-C. et qu'elles sont toujours en activité. Parallèlement la charte de l'Unesco reprend les mêmes paramètres mais dans un sens diamétralement opposé, puisqu'elle dit « les Droits de l'homme sans distinction de race, de sexe, de langue et de religion ». Donc au fond il n'y a pas de solution à la question identitaire, il y a juste une problématique qu'on peut poser.

D'un côté, on a ce qui structure l'identité collective et qui sont donc déjà des paramètres énoncés par Hérodote, le père de l'histoire, et qui n'ont pas varié. Parce que si vous pouvez le constater aujourd'hui, tous les conflits identitaires vont emprunter l'un ou l'autre des paramètres, donc c'est soit la race, soit la religion, soit la langue, soit les mœurs, selon le cas. Et parfois dans une même société on va avoir recours ou à l'un ou à l'autre, ou en même temps ou de façon consécutive. Et par ailleurs il va falloir malgré tout, du fait qu'on appartient à une humanité unie, rester dans cette notion des Droits de l'homme sans distinction de sexe, de langue et de religion. Le travers c'est que si on reste dans une vision humaniste, et là, toute la journée à l'Unesco on écoute les colloques en disant voilà, il y a des très grands penseurs qui se sont penchés là-dessus, notamment Amin Maalouf qu'on a cité, Edgar Morin, mais ça ne résout pas le problème politique et si on reste uniquement dans le discours politique, [eh bien,] de l'idéologiser, peu à peu il se transforme en discrimination, en ségrégation.

Donc, déjà au départ il faut poser cette problématique. Cette problématique repose sur cette double injonction qui empreinte les mêmes paramètres, d'un côté ce sont des éléments dont on a besoin pour se structurer, une société doit se structurer autour d'une langue, d'une religion, des mœurs, enfin à chaque fois on va avoir recours, selon le vécu de la société à l'un ou l'autre des paramètres, donc il est incontournable de ne pas pouvoir passer par l'un de ces paramètres. Mais en même temps, si ces paramètres sont instrumentalisés par le politique à des fins de mobilisation, forcément on va être dans un rapport conflictuel. Mais en même temps être dans le déni des conflits culturels, comme le fait l'Unesco aujourd'hui, il y a eu un premier rapport en 2000 qui s'intitule « *Diversités culturelles, pluralisme et conflits* », que vous pouvez voir et consulter, qui identifie à ce moment-là, qui dit que la plupart des conflits qui surgissent dans le monde aujourd'hui du fait de la mondialisation sont à caractère culturel. Donc c'est un fait de la mondialisation. On ne peut plus du tout nier que cette interpénétration des espaces culturels ne soit pas justement due au développement des moyens de communication et un fait accompli de la mondialisation qu'il va falloir gérer.

Le second rapport de l'Unesco, justement « *Investir dans la diversité culturelle* » et je peux inclure justement ma théorie d'Hérodote là-dedans, c'est que effectivement il va falloir trouver un cadre pour pouvoir, il faut déjà identifier quels sont les paramètres et pouvoir les négocier. Le fait de proposer une grille de lecture paramétrique permet de relativiser au moins en se disant, là où les mœurs sont différentes, il y a la langue, là où la langue est différente il y a la religion... Donc l'idée

c'est que pour recréer ce lien il va falloir emprunter ces paramètres. Ces paramètres nous ne pouvons pas les inventer. Nous ne pouvons pas les nier puisqu'ils sont structurants de nos identités. Par contre si on garde en perspective que ces paramètres vont devoir justement structurer nos sociétés quand ils l'ont fait depuis le début de l'humanité, depuis le père de l'histoire, depuis Hérodote. Tout en prenant en considération qu'aucune société ne peut être mono culturelle à 100 pour cent puisque même les Grecs, après avoir vaincu les Perses se sont retrouvés dans la Guerre du Péloponnèse, anti-Spartiates, et Athènes, à cause de la différence des mœurs, ils se sont entre-tués. Donc il est impensable qu'on puisse envisager une société verrouillée, donc national à 100 pour cent. Toute société va présenter un élément divergent, si on envisage cet élément divergent comme une valeur ajoutée comme nous avons essayé de le faire au Liban, elle peut être justement une valeur ajoutée à cette société. Mais on ne peut pas occulter cette différence culturelle parce que ces différences culturelles nous structurent dans nos sociétés, elles sont le fait non seulement de l'histoire mais elles sont également le fait de l'anthropologie humaine.

Et bien sûr tout cet exposé que je vais immédiatement conclure ne signifie nullement qu'on doit s'enfermer dans la rigidité et le confort des discours idéologiques verrouillés, qu'il va falloir à chaque fois et toujours œuvrer pour l'identité humaine pour un humanisme ouvert mais également il ne faut pas tomber dans le travers de repenser l'humanisme comme une solution magique qui en fait ne produit pas d'effet sur le terrain. Moi j'adore ce que je fais à l'Unesco, toute la journée mais j'écoute, on a bonne conscience, on a fait des milliers de colloques, c'est toujours le même discours qui revient... que on va se référer à des idées comme ça qui vont réunir les gens, qui vont les fédérer, mais en réalité c'est un discours qui est complètement coupé du réel. Donc il va falloir d'une certaine manière, tout ce que je voulais faire à travers ces deux ouvrages que j'ai accomplis, modestement ,mettre à votre portée, c'est cette tentative déjà de partir du cas libanais parce qu'il était à ma portée, que je l'avais intériorisé et que je m'en trouvais dépositaire et également suggéré, à travers ce parallélisme entre les paramètres d'Hérodote et la charte de l'Unesco, une approche qui puisse tout en prenant en considération ces éléments paramétriques, pouvoir les négocier afin de parvenir à une identité commune, humaine, ouverte et sereine.

Charles Melman — Merci.

Faouzi Skali—C'est un peu le débat qu'il y a aujourd'hui en France et aussi ailleurs. Nous avons d'ailleurs notre amie Bariza Khiari qui est sénatrice et Saad Khiari qui est écrivain et chercheur et tout à l'heure Rachid Arhab qui est, je pense que beaucoup d'entre nous le connaissent, qui a été journaliste à France 2, il présentait le 13 h et ensuite chargé au CSA de la question de la Diversité, précisément. Je crois avoir su, Rachid, que la question de la diversité a pris une ampleur particulière dans l'intérêt du CSA après les émeutes de 2005 où on a commencé un peu à s'interroger, pour faire le lien, les Américains avaient appelé ça en voyant ça des États-Unis : les émeutes musulmanes. C'était la première fois, évidemment tout ça a posé beaucoup de questions et de réflexion et je crois que tu as été chargé pendant des années de cette question de la représentation des identités dans les médias.

Rachid Arhab — Oui, j'ai été chargé de défendre un mot que j'aime pas : « diversité ». J'ai dit à mes collègues [...] appliquer la notion de diversité aux êtres humains, jusqu'à présent la diversité marquait surtout la faune et la flore et c'est ça qui m'avait frappé c'est pour ça que j'étais un peu réticent à utiliser ce mot-là, mais on n'a pas trouvé de meilleur mot jusqu'à présent, donc je l'ai fait venir le temps des six ans de mandat où j'ai essayé de travailler sur cette question, d'une façon scientifique tout d'abord en essayant de mesurer la représentation des différentes composantes de la société française à la télévision, qu'on voyait à la télévision, mais pas de la mesurer simplement numériquement, de la mesurer par la perception du téléspectateur, c'est-à-dire qu'en gros on a essayé de faire ce qu'on a appelé un baromètre qui consistait à ce qu'un groupe de téléspectateurs test puisse déterminer comment ils voyaient les uns les autres, est-ce qu'ils avaient le sentiment que ce qu'ils voyaient à la télévision représentait ce qu'ils voyaient dans la rue. C'est un baromètre qui existe encore, qui a montré à l'évidence ce que nous savons tous, c'est-à-dire qu'il y a loin entre la réalité et la représentation de cette réalité. C'est en effet une des questions sur lesquelles il faut travailler, ça fait partie des questions de l'identité. Je pourrais en dire plus, sachant simplement que

ce qui me gêne aujourd'hui dans cette question de la diversité, je suis ravi que Bariza soit quasiment arrivée en même temps que moi, c'est que j'ai le sentiment que c'est une question qui a été portée politiquement pendant un moment, en France, effectivement notamment après les émeutes de banlieue de 2005, et que cette question s'est diluée au profit d'un certain nombre d'autres débats plus sur les identités religieuses, il y a eu un petit glissement. Voilà ce que j'essaierai d'apporter peut-être à la réflexion, mais moi sur la question de l'identité il y a une question, une thématique qui continue de beaucoup me travailler, c'est celle de l'altérité. C'est-à-dire que nos identités on ne les définit..., on les définit d'abord comme vous l'avez fort justement dit avec nos origines, nos cultures, notre bi-culture très souvent pour beaucoup d'entre nous et tant mieux, mais on est obligé quand même de la définir aussi au fur et à mesure de sa vie par rapport à l'altérité, c'est-à-dire comment on se situe vis-à-vis de l'autre et je pense c'est une – pas des questions-clé – mais une des parties sur la réflexion sur l'identité, c'est l'autre qui définit aussi souvent notre identité, on ne la définit pas tout seul. Voilà ce que j'aimerais Faouzi, si tu veux bien, essayer d'apporter.

Faouzi Skali — Oui, bien sûr, malgré tout la réciprocité.

Rachid Arhab — La réciprocité, exactement.

Faouzi Skali — La reconnaissance réciproque en tout cas certainement.

Charles Melman — J'avais été invité à une petite réunion au Musée de l'homme qui devait décider des nouvelles formes que devait prendre ce musée et la question étant posée de façon intéressante : qu'est-ce que l'on va mettre comme représentatif dans ce musée comme représentatif de l'homme, Musée de l'homme. Et nous déjeunions dans la cantine, je ne sais pas si vous la connaissez, sur le mur était inscrit le nom de l'homme, en hébreu, אָדָם HaDaM ; en grec, alors bizarrement ils avaient pris le génitif je ne sais pas pourquoi, c'était ἀνδρός, andros ; en latin, *vir* et en arabe آدم et ça je n'ai pas pu le lire, je ne sais pas.

Faouzi Skali — « Adam ».

Charles Melman — Ah ! « Adam ». Rien qu'à voir ces diverses nominations, on voit tout de suite que ce n'est pas du tout du même dont il est question. Adam, c'est le glaiseux [*F. Skali* — C'est la même chose en arabe] ; *aner*, *andros*, c'est déjà le mec ; *vir*, c'est le super mec ; et donc en arabe c'est de nouveau...

Faouzi Skali — ... oui, même racine

Abdou Hafidi — ... en arabe c'est le beau mec ! [Rires].

Charles Melman — Le beau mec, bon, très bien. Identités intéressantes à faire connaître ! Ceci pour dire quoi ? Enfin je me permets cette petite excursion pour dire que l'identité, vous me permettrez ce raccourci, ça a toujours à voir avec la virilité.

Faouzi Skali — L'affirmation de soi.

Charles Melman — L'affirmation de soi, l'affirmation, **virile**, de soi. Et lorsque vous voyez des réactions identitaires se produire, elles ont toujours ce caractère, systématiquement. Et donc ça va être bien sûr d'un point de vue culturel un combat entre virilités. Pourquoi ? Il semble que nous ayons besoin chacun d'entre nous de ce référent subjectif qui est cet élément qui distribue, qui nous distribue comme homme ou comme femme. Et comme homme ou comme femme, nous sommes inscrits dans une identité, dans une appartenance et il semble que si vient à faire défaut ce référent, dès lors nous sommes atteints au plus profond de ce qui est notre existence puisque notre identité sexuée n'a plus de support, de légitimation, de bénédiction, de justification, de certitude, que nous ne bénéficions plus de ce trait qui fait que voilà, c'était inscrit sur les murs du Musée de l'homme, le mec – on est passé du glaiseux, on est passé...

Faouzi Skali — ... au frimeux ! [Rires].

Charles Melman — Ce qui fait que lorsque, pour venir à notre actualité, lorsque des jeunes se trouvent en crise identitaire, leur réactions vont bien sûr aller dans le sens d'affirmation exacerbée d'une virilité, et qu'ils soient hommes ou qu'ils soient femmes... Hein ?

Faouzi Skali — ... d'une virilité blessée.

Charles Melman — Oui, blessée, fragilisée, rendue incertaine. Je me permets cette remarque, encore si vous voulez un dernier mot. Ce qui me frappe c'est qu'en France actuellement l'identité nationale,

elle est soutenue de deux façons : premièrement, par des enfants d'immigrés, c'est quand même extraordinaire qu'on voit des enfants d'immigrés je pense à Zemmour, à Finkielkraut, à Polony⁴, venir dire leur amour de la France et combien il s'agit de la défendre et de la protéger dans son identité...

Faouzi Skali — ... une et insécable.

Charles Melman — Non, pas une et insécable.

Faouzi Skali — C'est ce qu'ils disent.

Charles Melman — Non, pas une et insécable, non, ils sont quand même...

Faouzi Skali — ... plus nuancés.

Charles Melman — Oui. Mais en tout cas, pourquoi ? Remarquons aussi que l'ancien président de la République était quand même un métis, que notre actuel premier ministre est naturalisé français, donc on assiste à quelque chose qui je crois a une certaine importance dans ses conséquences, c'est qu'il y a en France quelque chose qui faisait, parce que nous assistons maintenant à cette réaction nationaliste que l'on voit massive, mais il y avait en France quelque chose qui faisait qu'au fond l'identité n'était plus cette espèce d'instance majeure déterminante et qu'il fallait à tout prix entretenir, le nationalisme, à la fois sans doute à cause de la création de l'Europe mais aussi à cause d'une évolution spirituelle et intellectuelle et qui fait que finalement, finalement c'est une instance qui compte mais enfin qui n'est pas forcément essentielle et déterminante. Et il a fallu la crise actuelle, je dirais que les enfants d'immigrés se sont trouvés en difficulté du fait que le pays d'accueil ne leur offrait plus une force identitaire, qu'ils puissent comme les générations précédentes, venir reprendre, épouser. Ça c'est un grand problème. Ils ne trouvaient pas dans ce pays d'accueil le trait fort, viril, identitaire, androïque. Voilà. Maintenant je sais ce qu'ont fait les immigrés de la génération précédente

Rachid Arhab — Pardonnez-moi, mais... deux termes me gênent beaucoup dans ce que vous dites. Vous continuez de parler de « pays d'accueil » [Ch. M. — Oui] pour des jeunes qui sont nés en France [Ch. M. — Oui], ce n'est pas leur pays d'accueil, c'est leur pays. Je pense que ça, dans la sémantique, c'est un énorme problème d'actualité. On continue de dire, comme vous l'avez dit vous-même, mais pardonnez-moi il n'y a aucune agression, c'est l'échange, « enfant d'immigrés ». Je ne suis pas un enfant d'immigrés, je suis peut-être un fils mais je trouve que quand on dénomme une partie de la population française en disant « enfant d'immigrés », vous l'infantilisez, ce sont des adultes, ce sont des hommes, des femmes, et je trouve que les renvoyer sans arrêt à cette identité de « enfants d'immigrés », c'est une façon de restreindre la capacité qu'ils ont à se dire Français et je reviens à ma question de l'idée de l'altérité, on continue de les voir comme des enfants d'immigrés.

Charles Melman — Je souscris tout à fait à ce que vous dites avec la réserve suivante, c'est que on peut parfaitement être né dans un pays et néanmoins, c'est un fantasme qui n'est pas rare, se sentir d'ailleurs. Et ce n'est faire offense à personne ni au pays où on est né ni à soi-même que de pouvoir avoir ce droit du sol et néanmoins se penser dans une lignée qui lui serait externe à ce sol – ce n'est pas exceptionnel. D'autre part quand je parle d'enfants d'immigrés, ce n'est pas du tout une condamnation identitaire, c'est simplement une constatation non seulement d'État civil mais d'organisation subjective et qui fait que la référence identitaire, qu'elle soit familiale et qui est souvent en crise comme on le sait ou qu'elle soit nationale et qui se trouve également être en crise comme on sait, cette conjonction faisant qu'on se trouve en quelque sorte apte à venir adhérer, à être capté par la première référence légitime, forte, qui pourra se présenter. Donc ce n'est pas de ma part une condamnation, mais c'est plutôt... c'est plus phénoménologique qu'autre chose.

Abdou Hafidi — La question que soulève Rachid, elle est au cœur de l'abîme de la question de l'identité, pour moi.

M.-Ch. Laznik — Il y a un enfant d'immigrés, là, qui voudrait parler ! [Rires].

⁴ Natacha Polony, a été enseignante, journaliste au Figaro, essayiste, a écrit « Nous sommes la France ».

Oussama Cherif Idrissi El-Ganouni – Pour rebondir un peu parce que je pense que ce n'est pas « enfant d'immigrés » qui pose problème, c'est un autre terme, c'est celui d'« immigré de deuxième génération »

Angela Jesuino — et de « troisième génération ».

Oussama Cherif Idrissi El-Ganouni— Moi c'est quelque chose qui me perturbe énormément, parce que personnellement je suis un immigré de la quatrième génération : mon arrière-grand-père a immigré, mon grand-père a immigré, mon père a immigré et j'ai immigré.

M.-Ch. Laznik — Sauf que chaque fois dans des pays différents.

Oussama Cherif Idrissi El-Ganouni — Dans des pays différents et ils sont tous morts dans des pays différents de ceux dans lequel ils sont nés, et c'est probablement ce qui va m'arriver. Alors que ceux dont on parle qu'on affuble de « deuxième génération » [...], leurs parents ont immigré peut-être mais eux n'ont pas immigré. [X – absolument] et je pense que ça pose la question, on pourra en parler plus tard, de la légitimité. À travers ce vocable je pense qu'on interroge leur légitimité d'être là, pas simplement le fait qu'ils soient différents mais est-ce qu'ils ont le droit d'être là ?

X — Je voulais dire quelque chose aussi.

Faouzi Skali — C'est important. Je vais juste redonner la parole, si vous voulez bien, puisque vous ne l'avez prise tout à l'heure et la redonner à Madame, à moins que vous ne vous arrangiez entre vous.

Abdou Hafidi — Dans la toute petite introduction que j'avais faite en réponse à la sympathique interpellation, je me disais, Rachid, il me semble, inscrire aujourd'hui le débat, et non pas un débat mais le débat, pourquoi ? Albert Camus disait cette phrase que tout le monde répète : « mal nommer les choses c'est rajouter aux malheurs du monde ». Et on a un mal fou dans ce pays, dans ce vénérable, super grand pays qui souffre d'une misère intellectuelle dont j'ai parlé tout à l'heure, on a un mal fou à pouvoir d'abord dire qui ils sont, les désigner. Dans le livre de Kepel dont je parlais et qui vient de sortir, il y a cinq appellations sur 300 pages. Il commence par les nommer « des enfants issus de la mémoire coloniale », il continue en disant « les enfants issus de l'immigration », il continue en disant « les beurs », il continue en disant « les enfants de l'islam » et aujourd'hui il parle d'« ethno-génération ». Dans le même livre, vous avez un chercheur, directeur à Sciences-po qui n'arrive même pas à savoir de qui l'on parle ! Mais ce n'est pas Kepel qui parle, c'est la société française aujourd'hui qui pose la question centrale, non pas de leur visibilité, quand bien même ils seraient invisibles, ils seraient illégitimes. Abdelmalek Sayad a écrit des pages lumineuses là-dessus, je crois que Bourdieu disait un jour « lorsqu'on parle de l'immigration, on redit ou on contredit Sayad, ... et pas du tout innover... parce qu'il a tout dit sur la question des générations suivantes, d'ailleurs il parlait même [...] parce que d'abord on a un problème à pouvoir nommer, c'est-à-dire dire qui sont tes..., parce que quand on nomme on passe à autre chose, lorsqu'on nomme on met de la place, lorsqu'on nomme on donne une légitimité, une reconnaissance. Et à partir du moment où on refuse de nommer, mais ce refus-là, c'est un refus inconscient parce que au cœur de cela, il ne faut pas se raconter des choses entre nous, je crois qu'on est dans un espace ici psychanalytique où les mots sont importants, il faut absolument les scruter, leur donner le sens et que tout simplement nous sommes dans une mémoire conflictuelle non résolue. On n'a pas résolu une mémoire conflictuelle. Et comme disait mon ami Benjamin Stora, lorsqu'un conflit n'est pas résolu dans les faits, il continue à fonctionner dans les têtes. Et nous continuons à faire fonctionner ce conflit de l'origine, et qui est à l'origine de tous les conflits. C'est-à-dire on est vraiment dans cette « délégitimation » et ça en rajoute encore une louche en disant mais qu'est-ce que c'est qu'un immigré, dans la tête du Français ? Quand je dis du Français c'est-à-dire celui qui pense du matin au soir l'immigré, parce que on mange, on dort, on s'habille avec l'immigré en France, hein, c'est comme ça. Il disait, ce qui est anormalement anormal pour la conscience française c'est non seulement une histoire qui n'est pas résolue mais en plus l'immigré, sa raison d'être et sa raison de naître, c'est le travail. Mais dès lors que le travail cesse on ne comprend plus pourquoi il est là. C'est le travail qui fait naître l'immigré et c'est l'absence de travail qui le fait mourir, c'est la raison pour laquelle tout à l'heure la question économique était posée et donc la construction d'une identité de

l'immigré, celui qu'on appelle l'immigré, personnellement quand on me demande « est-ce que vous êtes Français ? », je réponds « — il m'arrive de l'être » ; « est-ce que vous êtes Marocain ? » — le matin quand je me lève ; « est-ce que vous êtes Arabe ? » — lorsque je lis un texte d'Omar Khayyam, oui. Est-ce que vous êtes quoi ? Eh bien, je suis ce que j'ai envie de dire au moment où je le suis et ça ne vous regarde pas. Je veux dire, là, la question d'interroger les gens, regardez cet islamiste de base dans la banlieue qui se balade de manière folklorique, regardez sa posture et ça vous donne le naufrage du monde. Il est habillé d'une abaya avec des Nike à l'américaine, utilisant le portable, tout le malheur est là-dedans, dans ce qu'on appelle une identité. Or quelle est aujourd'hui la question de l'identité en France ? C'est deux choses : il y a ceux qui vivent leur identité heureuse et ceux qui la vivent comme une souffrance, or lorsqu'on interroge cette génération, elle la vit comme une souffrance parce que d'entrée de jeu lorsque l'on prononce le mot « arabe », c'est déjà connoté, on ne dit plus rien, c'est terminé, c'est fini, le jeu est clos. Alors, moi je n'ai pas la solution, je constate les dégâts.

Faouzi Skali — Très bien. [Brouhaha] Si vous permettez juste pour situer le débat, rapidement.

Nazir Hamad — Si on continue à dire ça, on oublie une dimension très importante celle de la légitimité. Comment se sentir légitime dans sa nouvelle identité et comment encore ne pas considérer l'idée de devenir français par exemple, est une trahison de la question de l'origine ? Français d'origine étrangère. Quand on a des enfants en thérapie d'origine étrangère et quand vous leur posez la question : « vous êtes quoi ? » Ne vous étonnez pas de les entendre répondre qu'ils sont marocains, algériens et que sais-je. <ils ont le sentiment de trahir leurs parents s'ils disent qu'ils sont français. Donc c'est une question double dans le sens où le sentiment de trahison est accentué par le rejet plus ou moins déguisé de leur milieu d'accueil

Faouzi Skali — C'est fort le sentiment de ?

Nazir Hamad — de trahison. Ils ont le sentiment de trahir leurs parents, leur pays d'origine tout ça s'ils disent : Français. Donc c'est une question double, si on ne le voit pas dans sa dimension double, on va continuer à être persécuté pour la dixième génération ou plus, donc souffrance.

Faouzi Skali — Nazir, tu as raison, justement mais parce qu'on est au cœur du sujet, ça devient à la fois passionné et intéressant, on comprend un peu tout ce qui a été dit par les uns et les autres, simplement c'est vrai il y a cette question, sans que ça soit... c'est-à-dire la question qui se pose, parce qu'elle dit d'une certaine façon, c'est vrai que c'est une suspicion portée sur..., d'une certaine façon « les enfants de », « les origines de », c'est une suspicion portée sur la citoyenneté française qui est partagée par tout le monde. Mais il est vrai aussi, alors pour reprendre ce que disait Nazir à l'instant et ce que disait Charles aussi, il est vrai aussi que ce qu'il faudrait peut-être arriver à créer, c'est une espèce de double reconnaissance. Si on enlève la façon négative de présenter les choses, il peut y avoir une richesse à être, pas simplement moitié moitié mais totalement français et totalement aussi, fier d'une culture que l'on a inscrite dans un patrimoine, dans une histoire, totalement, pas partiellement, tu vois ce que je veux dire et ça c'est quelque chose qui a du mal à être totalement accepté au cœur de la société.

Angela Jesuino — C'est d'autant plus mal accepté qu'il y a une question politique aujourd'hui qui est la déchéance de nationalité, ce qui est très grave.

Faouzi Skali — Voilà ce qui rend les choses encore plus compliquées. Mais Madame, allez-y.

Angela Jesuino — Je vais me présenter tout simplement : je m'appelle Angela Jesuino, je suis psychanalyste et je suis d'origine brésilienne. Et ça c'est intéressant parce que quand je suis arrivée en France il y a 30 ans, je me suis demandée en écoutant des immigrants de deuxième ou troisième génération, quand est-ce qu'on devient français ? Eh bien seulement cette désignation ne recouvre

pas tous les types d'immigration, ça recouvre un type d'immigration précis, et qui ont un rapport avec les colonies françaises. Donc ça c'est une autre chose.

Je voulais juste parler d'un contre-exemple parce qu'au Brésil, le discours collectif, parce que je pense que c'est ça aussi la différence, tout le monde est d'emblée brésilien. On ne peut pas dire [de quelqu'un] qu'il est immigré de deuxième ou de troisième génération [**F. Skali** — Tout le monde est immigré] parce que de toute façon nous sommes un *melting pot* terrible. Nous, nous sommes brésiliens et la question..., alors ça se paye, la question de l'origine et de l'histoire n'est pas de mise, ça se passe de l'autre côté. Mais je pense que nous sommes là dans deux modèles d'intégration entre la France et le Brésil pour des raisons de structure, que je ne vais pas soulever ici, opposées. Et c'est intéressant d'être ces deux modèles, déconstruction d'identité et d'intégration qui sont à mon avis deux bords différents. Voilà ce que je voulais dire mais je pense que la question est quand même de savoir quand est-ce qu'on devient français ?

Julien Maucade — Si vous permettez, Julien Maucade, psychologue, membre de la l'A.L.I. Je travaille à la PJ de l'Essonne depuis 1998, c'est-à-dire les juges nous envoient des jeunes et leurs parents pour ce qu'on appelle les passages à l'acte. Juste une anecdote comme ça. Je discutais avec une juge qui ne raconte l'audience, le procès suivant : elle auditionnait un jeune, c'était son procès, et au moment où elle lui donne la parole, il lui dit « mais Madame, moi j'appartiens à Daesh⁵ », alors qu'il n'était pas là pour ça du tout, donc elle le reçoit tout seul dans son bureau et lui demande « mais c'est quoi cette histoire de Daesh » ? Sa réponse est très claire, il lui dit « je sais que je suis là pour trafic de drogue, mais mes parents étaient dans la salle et j'avais honte de dire que j'étais là pour trafic de drogue, alors j'ai dit que j'étais de Daesh parce que c'est [**F. Skali** — plus héroïque !] parce que c'est valorisant ». Elle me racontait ça mais elle était aussi démunie... c'est quoi ? mais on fait quoi ? D'un côté c'est ironique et de l'autre c'est grave. Il ne se rend pas compte dans quoi il se met parce que vous savez très bien que maintenant... Bref je travaille aussi dans la prison de Fleury et vous savez très bien que si on désigne un jeune comme éventuellement terroriste, j'en parlais à un lieutenant, il m'a dit mais si je le mets sur la liste il va être suivi toute sa vie. Il y a une liste maintenant, juste un mail et ils sont inscrits sur la liste et ils sont suivis tout le temps. Alors la question que vous soulevez, et je me pose ces questions par rapport à ma pratique. Je ne vais pas être long mais c'est très complexe et ça a besoin d'être développé.

Je viens de recevoir un jeune avec sa mère, un enfant de neuf ans qui faisait les 400 coups à l'école. Il était agité, il frappe, il se lève et il lit, il va à l'école... il n'y va pas, enfin bref. Il se présente devant moi et pour parler des questions d'origine, son père est Malien, mais il ne le voit pas souvent, il est divorcé d'avec sa mère et il vient de temps en temps à la maison. Il n'y a pas beaucoup d'échange entre lui et son père. Je le vois, on en discute et là j'ai eu des nouvelles... je demande comment il va... et sa mère me dit qu'il s'est tourné vers la religion, la religion de son père. Alors je voudrais vous faire part de mon questionnement pour le moment, c'est qu'il me semble que ces jeunes essaient de construire une identité qui n'en est pas une. C'est-à-dire qu'il a comme ça dans l'apparence adopté la religion de son père mais dans un renvoi à une sorte de vraie religion par rapport à la religion de son père qui n'en est pas une. Donc c'est lui qui adopte la vraie religion et il me semble là où j'en suis en ce moment que c'est une façon de rejeter ce père même. C'est-à-dire d'un côté il prend ce père de ce qui lui paraît comme être un critère, un point de vue parce que le père ne se réduit pas à la religion, mais il prend ce critère, ce petit bout, mais en même temps il le rejette puisqu'il n'est pas dans la vraie religion, son père.

Il y a aussi une autre dimension que j'ai vue tout le long de ma pratique, ce sont des pères qui ont immigré en France, qui sont arrivés en France mais qui ont eux aussi couper tous leurs liens avec ce qu'on peut appeler la transmission du pays natal et donc le discours quand on discute avec le fils, c'est que ce fils est pris dans une sorte, entre le marteau et l'enclume, c'est que ce père lui demande de réussir et de perpétuer le Nom-du-Père et en même temps il lui refuse l'héritage, il refuse la

⁵ Daesh : recours aux acronymes... aux Etats-Unis, on parle désormais d'"Isil" (Islamic State of Iraq and the Levant). En France, on opte pour le terme Daesh, qui est la traduction du sigle "Isil" en langue arabe.

transmission de ses origines, de son histoire à lui. Et ça, ça a donné parfois des situations dramatiques, c'est-à-dire le fils n'a pas pu vivre, ça s'est terminé d'une façon dramatique. C'est que d'un côté il faut qu'il porte quelque chose, une sorte de transmission assez lourde et de l'autre côté on lui refuse tout bagage qui lui permettrait de lui-même porter cette transmission et la transmettre. Troisième dimension, je vais m'arrêter juste là mais, troisième dimension, quand je rencontre des jeunes pour plein de choses, en prison ou autre, je suis moi-même très surpris de la pauvreté et de l'ignorance qu'ils ont eux-mêmes, et de leur langue et de leur culture. C'est-à-dire je m'adressais sans vouloir le nommer à un jeune qui est venu d'Algérie et je lui dis « mais alors, vous venez d'une région berbère, arabe ? ». Il me dit « mais berbère, c'est quoi ? » Il était kabyle, du fait de son père et de sa mère, mais il ne le savait pas. Donc je reviens à une sorte d'ignorance qui montre ces jeunes dans un *no man's land*, ils ne savent même pas comment ils s'appellent, d'ailleurs devant les juges ils donnent des noms différents. C'est-à-dire qu'on peut revoir le jeune plusieurs fois, incarcéré, mais sous des identités différentes. Il y en a même un qui est venu, ça m'a fait rire, avec le nom d'un acteur égyptien ! Ils sont dans un *no man's land*. Parfois ils disent « je n'arrive pas à dire ça en français », je leur dis « vous pouvez l'écrire ». Eh bien, ils ne savent pas écrire. Ils sont vraiment dans une ignorance !

Et donc je reviens à ce concept si on peut dire, c'est une identité qui n'en est pas une, c'est une non-identité mais qui devient une identité, c'est cette complexité-là, c'est comme si... un fantôme ! et il faut les aider à se nommer. Je vais m'arrêter là.

Faouzi Skali — Merci beaucoup c'était très intéressant. Là, on commence à rentrer dans le processus, la construction de ces identités fictives et meurtrières, par la force des choses parce qu'elles sont pathologiques. On commence à avoir une traçabilité, si je puis dire, d'une réalité, elle est désolante mais elle existe et je crois que c'est ce type d'éléments qui en nous aidant à comprendre, peut nous aider progressivement à apporter des débuts de réponses.

Christine Goémé — Je voudrais vous poser une question parce que j'ai été très intéressée par ce que vous étiez en train de dire, c'est-à-dire une identité qui se greffe comme ça sur un *no man's land*, je me demande si la parole portée par les mouvements extrémistes comme Daesh par exemple qui viennent se plaquer à la place d'une langue qui n'existe pas, au fond c'est une espèce de voix off d'une certaine manière, si précisément ça ne vient pas prendre la place de cette langue qui n'existe pas non plus ?

Julien Maucade — Je peux vous répondre, si j'ai bien compris, puisque je discutais avec un jeune qui venait de Syrie, son père est allé le chercher en Turquie et il m'a dit à un moment, il était très impliqué, mais moi à l'adolescence je me suis posé des questions, je n'avais pas de réponses, mais je les ai trouvées dans le Coran. Et à partir de là, sur les sites Internet et tout ça il est rentré dans un contact qui l'a amené jusqu'en Syrie. Il me semble que ces jeunes qui sont dans un *no man's land* s'accrochent à un langage, à une langue, qui leur paraît facile à aborder. [X — une langue plaquée, quoi !] Voilà ! Il ne parlait pas l'arabe mais il semblait que cette langue lui appartenait et il appartenait à cette langue. Mais vraiment dans les débris de la langue, si je peux m'exprimer ainsi, c'est-à-dire des clichés, des bouts de langue, il s'accroche à des bouts de langue qui deviennent pour lui sa richesse et qui l'orientent. J'aimerais insister sur un point qui est la fonction, si vous voulez pour vulgariser le rôle des pères, le rôle du père, parce que je me demande si dans toute cette question identitaire il n'y a pas une tentative de faire revenir le père à une fonction qui est devenue de plus en plus floue, presque inexistante, c'est-à-dire comment peut-on expliquer ce retour à la religion ou à la langue du père mais ça on peut généraliser par rapport aux Bosniaques et par rapport à d'autres parce qu'on reçoit aussi d'autres jeunes qui viennent de l'Europe de l'Est. Comment on peut expliquer ce retour à une identification partielle de ce que le père peut représenter et prendre cette identification partielle, un petit bout de quelque chose, du père, pour généraliser, pour devenir quelque chose de...

Faouzi Skali — Bariza, tu peux te présenter rapidement.

Bariza Khiari — Oui, c'est très intéressant. Bariza Khiari, je suis sénatrice de Paris. Moi je pense qu'il est difficile d'aborder la question de l'identité sans aborder celle de la structure politique française qui est structurée de manière assez bizarre entre, pour faire des masses, la droite qui est formatée sur des bases nationalistes qui n'aiment pas l'étranger donc encore moins l'immigré et une gauche qui est formatée contre l'Église qui n'aime pas les croyants donc les musulmans. Je ne parle pas du FN qui n'aime personne. Donc à partir du moment où on est dans un système politique formaté de cette manière-là, la question de l'identité est complexe, et, se surajoute à ça le fait de mal nommé les choses, de ne pas trouver les mots mais, Rachid, tu sais que le thème « diversité », c'est moi et quelques camarades du PS qui l'avons trouvé parce qu'à un moment donné on évoquait les termes des minorités visibles qu'on avait trouvés quelque temps avant et on s'est dit il faut trouver autre chose parce que ça c'est moche, « minorités visibles », on s'est dit « diversité », tiens c'est pas mal, ça rime avec parité et le milieu économique va être plus sensible à cette question. Voilà, tu vois c'est comme ça que ça se fait, après comme on n'a pas trouvé mieux on l'a gardé.

Donc se surajoute à ça la question de l'impensé colonial parce que dans la question aujourd'hui de la déchéance de nationalité, il y a des liens coloniaux qui sont toujours à l'œuvre. Ça c'est évident. Parce que la plupart d'entre nous, je pense que toi tu as dû être né Français, Rachid est né Français, moi je suis née Française et on nous dénie le droit de l'être ! Donc il y a cet impensé colonial. Se surajoute à ça la mort de Dieu en Occident dans une période où une crise économique, morale, éthique, où les gens cherchent du sens, les grandes idéologies qui sont tombées et donc Daesh représente aujourd'hui, comme le dit Olivier Roy, la seule idéologie sur le marché. Pour avoir assisté à la commission d'enquête sur les réseaux djihadistes, je suis rentrée dans cette commission d'enquête avec des idées simples : discrimination, ghettoïsation, tous les mots en -tion, voilà, et puis au final on aboutit à ça. En fait pas du tout, on s'est rendu compte que ce n'était pas ça du tout puisqu'on a interrogé les jeunes des banlieues mais on s'est rendu compte que ce mouvement était quasiment international, alors on a essayé de creuser et la petite réponse qu'on a pu apporter : c'est une forme d'humiliation des musulmans du monde. À partir du moment où on a tué Bagdad, on a tué Damas qui dans l'inconscient culturel d'un certain nombre de jeunes représentaient la belle période de la civilisation perse-arabo-musulmane, eh bien à partir du moment où on a déjà tué dans le passé et qu'on re-tue une deuxième fois ce symbole de ce qu'ils avaient de beau dans leur culture, quand se surajoute aussi à ça la question palestinienne qui n'est pas réglée et cette espèce d'identité de substitution par rapport aux palestiniens, eh bien on a ce mélange où on ne peut plus réellement parler d'identité parce que il y a le FN, il y a l'identité nationale, Sarkozy en a fait un ministère, et aujourd'hui la gauche qui se réapproprie ces thématiques sur la question de la déchéance de nationalité. Hier on a écouté le premier ministre à la télévision dans « On n'est pas couché », quand on lui parle déchéance de nationalité, de rupture d'égalité entre Français, il vous répond « mais qu'est-ce que c'est qu'être Français ? » Il ne vous répond plus sur la rupture d'égalité, il ne vous répond pas sur le droit, il vous répond mais qu'est-ce que c'est d'être français, et quand vous évoquez-vous les enfants d'immigrés comme Zemmour, Finkelkraut, Polony, on peut vraiment dire que ce sont des enfants d'immigrés qui ne s'aiment pas et qui ont trouvé une identité française fantasmée, qui n'est pas celle d'aujourd'hui, ils ne regardent pas la France telle qu'elle est aujourd'hui mais la France telle qu'ils l'ont eue, ou qu'ils l'ont vue, dans leur enfance, dans l'école publique qu'ils ont fréquentée. Donc vraiment c'est une question lourde, très lourde et effectivement on ne s'en sortira pas tant qu'on n'aura pas nommé, tant que la question de l'histoire que Benjamin Stora a amenée, met en permanence, sur le tapis, la question de la construction d'un récit national qui inclut l'esclavage, qui inclut la Guerre d'Algérie qu'on a mis du temps à nommer en tant que guerre. Tant que cette question du récit national ne sera pas réglée, nous ne pourrons pas me semble-t-il, de mon point de vue, régler la question de l'identité.

M.-Ch. Laznik — Je voudrais dire quelque chose si je peux. Alors je me présente, je m'appelle Marie-Christine Laznik, au-delà d'être psychanalyste j'ai un père qui s'appelle Jacob Laznik qui est juif, une mère qui m'a nommée Marie-Christine et je suis mariée avec un musulman laïque, idrisside. Avec ça je suis dans une situation pas simple mais il y a quelque chose de ce que Monsieur Melman disait sur

la phallicité de l'identité et que pour cette génération ce n'était plus phallique d'être français, c'est quelque chose que je peux, je me suis dit... je ne raconte jamais des histoires sur moi, mais là ça me paraît très évident. Mon père qui s'appelait Jacob, qui est mort, a été enterré dans le tombeau des anciens combattants. Il le voulait. Dans le drapeau français. Pour lui c'était très important. Quand j'ai eu mon procès politique et que j'ai fui du Brésil parce que moi je ne dis pas que je suis d'origine brésilienne, je dis : je suis brésilienne ; mais c'est plus compliqué parce que je l'ai perdue la nationalité. Néanmoins ça n'avait aucun sens pour moi d'être française et je crois par rapport à quelque chose de ce que disait Charles Melman, c'était complètement déphallicisé d'être français. Cette France m'apparaissait comme quelque chose de tout à fait inintéressant, mon père avait fait la résistance, ça avait un sens, pour lui, c'était un pays, et les armes à la main, c'était un pays qui avait vaincu le nazisme, c'était très phallique. Cette France d'après l'Algérie n'était pas du tout pour moi, ça n'avait aucun sens pour moi, bon, j'ai un passeport français, mais l'identité française n'était pas du tout quelque chose de valorisant. L'autre chose que je voulais dire de ma propre histoire, c'est que moi j'étais militante révolutionnaire et j'ai hésité à rentrer ou pas dans les foyers guérilleros. Si je vivante c'est peut-être qu'on m'a poussée très fort à ne pas y rentrer. Mais je me demandais quand, jeune fille, on m'aurait parlé comment on veut parler maintenant à Daesh, je pense que ça n'aurait eu aucun sens, je n'aurais pas écouté. La seule chose qui a été dramatiquement révélatrice, ça a été quand j'ai vu mes collègues si idéalisés se taper entre eux et les petites guerres de pouvoir qu'il y a eu au moment où ces groupes se sont dissous et je pense qu'elle a tout à fait raison Dounia Bouzar, qu'on a citée, quand elle dit que la seule façon d'aider ceux qui rentrent de Syrie, c'est comme pour les alcooliques anonymes et les anciens alcooliques, ça c'est pour ceux qui ont compris que la Syrie ne représentait absolument pas l'idéal qu'ils avaient imaginé, mais quelque chose qui avait à être dénoncé par ceux-là mêmes qui l'avaient vécu, ce n'était que ceux-là mêmes qui l'avaient vécu. Alors je dois dire juste pour désidéaler, je suis rentrée en France et que Lacan était très content d'avoir quelqu'un qui a un profil comme le mien pour le prendre en analyse mais il y a eu quelque chose qui m'a permis probablement une position un peu bizarre par rapport à la psychanalyse, c'est que je suis arrivée à un moment où les psychanalystes lacaniens se tapaient entre eux. Il y avait plein de textes qui passaient où ils s'insultaient avec les mêmes mots que j'avais vu s'insulter les chefs révolutionnaires au moment où ça se détériorait... J'ai trouvé que l'humanité manquait d'imagination, parce que dans des mondes qui ne s'étaient pas communiqués ça se passait de la même façon et ça m'a donné un sentiment assez perplexe. Et qu'est-ce qui permet de soutenir quelque chose, c'est peut-être les identités multiples, c'est de pouvoir les soutenir. Mais je ne sais plus lequel de vous disait, il y a un moment où tout d'un coup on est sommé d'en assumer une, sinon on est mort. Et c'est là où ça devient tragique, c'est quand on ne peut pas s'appeler Marie-Christine, être fille de Jacob, mariée à un musulman, brésilienne, on ne peut pas être plein de choses complètement contradictoires. C'est ça qui permet cette espèce de possibilité de faire face et peut-être de survivre sans quelque chose de très phallique comme identité. Voilà c'est ce que je voulais dire.

Bariza Khiari — C'est très juste. L'idéal ce serait d'assumer toutes ces identités.

Faouzi Skali — Oui c'est vrai. Ça nous ramène à cette première idée de laquelle on est parti des appartenances multiples qui peuvent tout à fait être complémentaires au lieu d'être exclusives, mais néanmoins on a quelque chose en commun, ne serait-ce que la citoyenneté qui doit être entière et indivisible, et justement le problème se pose aujourd'hui on le voit bien par rapport à cette question. Mais tout à l'heure... simplement je réserve une petite question, peut-être une question qui fâche un peu mais enfin on a besoin juste de l'analyser, de la comprendre, parce qu'on voit bien lorsqu'on est des immigrés d'origine européenne, qu'on vient de Hongrie, lorsqu'on vient de Pologne, il n'y a pas vraiment d'attachement fort, n'est-ce pas ? Et c'est vrai qu'il y a la question identitaire, plus forte, des gens du Sud et notamment par rapport à l'islam, la question religieuse qui joue un rôle important. Pourquoi pas ? Ce n'est pas un mal en soi. C'est quelque chose qu'il faut simplement gérer peut-être. Donc il y a à la fois la question religieuse et la question coloniale qu'il faut peut-être aborder avec sérénité et essayer de décrypter tout à l'heure. Mais monsieur Cathelineau ?

Pierre-Christophe Cathelineau — Donc je suis directeur d'hôpital et membre de l'A.L.I. Je voulais vous faire part d'une expérience que je mène et qui concerne le service civique. A l'initiative remarquable de Martin Hirsch, Directeur Général de l'AP HP, nous accueillons dans le cadre du service civique, des jeunes issus des banlieues et qui ont décidé de s'engager pour la citoyenneté et d'une façon explicite. Nous les formons durant une semaine dans ce qu'on appelle une formation civique et citoyenne et nous nous sommes aperçus au fil du temps, nous avons accueilli à peu près 250 jeunes cette année, ce qui n'est pas mal sur l'institution, dans les urgences, en pédiatrie, en gériatrie pour assister les patients, et nous nous apercevons que ces jeunes effectivement sont, dans la façon dont il parle, sont en mal d'une reconnaissance politique et sociale. Et nous essayons de leur proposer de façon expérimentale une façon d'aborder la citoyenneté d'une façon qui ne soit pas, et on va aborder un sujet qui peut fâcher, une modalité radicale de la laïcité. Puisque évidemment vous imaginez bien que l'une des problématiques qui s'impose à nous, compte tenu du public que nous avons, à peu près un tiers sont d'origine maghrébine, beaucoup viennent voilées lors de la formation, nous avons donc une vraie question par rapport à ce qui est la vie à l'hôpital. Comment faire pour que ces jeunes puissent venir à l'hôpital en se réappropriant, on va dire de façon générale, les valeurs de la République, parce que nous pensons qu'il y a un sujet de ce côté-là, il y a une question de réappropriation des valeurs de la République. Donc nous leur avons proposé une formation qui s'appelle « Coexister » qui est organisée par une association qui s'appelle COEXISTER, qui a été créée il y a six ans par un jeune suite à l'affaire Merah. Il a décidé précisément de rassembler autour de cette association des jeunes musulmans, des jeunes d'origine chrétienne et des jeunes d'origine juive pour créer un mouvement de réflexion sur la coexistence entre les différentes identités et donc nous leur proposons de réfléchir pendant deux heures à ce que ça veut dire que vivre ensemble dans le cadre des valeurs républicaines. Il m'a semblé, en tout cas en écoutant les discussions, que l'enjeu et ça été dit – ce mot n'a peut-être pas été prononcé –, mais l'enjeu principal c'est évidemment un enjeu de transmission, transmission de leur propre culture, ça été dit et c'est vrai qu'il y a une question du côté de la transmission. Ils s'identifient à des signes extrêmement basiques, autour du foulard, les jeunes filles protestent parce qu'on leur demande de retirer leur foulard pour exercer leurs fonctions d'accueil, de transmission, et de transmission surtout, et je crois que c'est un point extraordinairement important à mon sens, de transmission d'une histoire qui est l'histoire de la République et de ses valeurs. Je veux dire par là qu'il a été évoqué la dimension universaliste des Droits de l'homme, la dimension universaliste de la citoyenneté, il a été évoqué la possibilité pendant un certain temps pour un certain nombre d'immigrés, ou de filles d'immigrés, de s'identifier à la République française, sans référence à une identité fixe et on va dire phalliquement déterminée. Cette tradition républicaine, elle a son histoire, elle a pu être retransmise par un certain nombre de modalités dans l'éducation en particulier mais aussi quelque chose qu'on a supprimé, par le service militaire, qui était un creuset me semble-t-il, pour l'avoir fait moi-même et pour avoir enseigné aux jeunes en école de sous-officiers, aux jeunes issus de l'immigration, je sais que c'était un creuset formateur. Donc il y avait des conditions de transmission de ces valeurs qui sont les valeurs politiques essentielles de la démocratie représentative et parlementaire, de liberté, d'égalité et de fraternité, et qui permettaient et je rejoins là encore ce qui a été dit, la possibilité d'une reconnaissance de l'altérité, c'est-à-dire des identités multiples au sein d'un creuset qui n'était pas exclusif. Donc nous avons à notre disposition historiquement, politiquement, des références qui nous permettent de penser l'altérité, qui nous permettent de penser la différence, qui nous permettent de penser la pluralité, par rapport à cet héritage républicain. Je dis héritage républicain parce que c'est un héritage qui, je finis là-dessus, a déjà subi des avanies et des revers considérables en Europe, pas seulement à notre époque mais si on s'en souvient dans les années 30, puisque les problématiques identitaires ont été les mêmes, c'est-à-dire des problématiques pour lesquelles Jacques Lacan a contribué à un éclairage dans *Les complexes familiaux*, des problématiques qui concernent le déclin du nom du père dans une période qui était une période de radicalisation fasciste et nazie, période de radicalisation dont on voit qu'elle revient, elle revient du fait de la mondialisation mais qui est une période où cette problématique du prurit identitaire se répète. On croit découvrir ou redécouvrir mais l'intolérance raciste dans les années 30 était sans doute quelque chose qui ressemble beaucoup

à ce qui apparaît, dans ce qu'on observe maintenant. Donc on a des crispations identitaires qui sont probablement liées à ce qui a été évoqué tout à l'heure concernant l'explosion des références au nom du père du fait de la mondialisation économique, mais on voit que les problématiques historiques et les réponses historiques peuvent être données à partir de modèles politiques qui existent, qui ne sont pas des modèles aberrants. Le modèle politique républicain a fonctionné et je pense que ce modèle politique républicain nous permet de ne pas nous fixer à l'idée d'une identité précisément unique mais multiple et permet de penser dialectiquement la question de l'altérité.

Faouzi Skali — Et comment appliquer ce schéma à des personnes justement qui ne sont pas dans la question de la transmission ? Par exemple quelqu'un d'origine catholique qui se retrouve à Daesh ou bien de Normandie ou une jeune fille de 13 ans qui n'a absolument aucune souche, comment expliquer ce même schéma du père et de la transmission.

Charles Melman — Ce que nous dit Pierre Christophe est très important.

Bariza Khiari — J'aimerais réagir à ce qu'a dit Monsieur. Je trouve que le travail que vous faites est formidable, sur la question du service civique et c'était une voie pour retrouver la République et les valeurs républicaines qui existent et qui existaient jusqu'à aujourd'hui. Mais quand on déchire la République en posant sur la table la question de la déchéance de nationalité, parce que la République jusqu'au bout c'est l'égalité. Quand on crée une rupture d'égalité entre citoyens, c'était jusqu'à aujourd'hui la primauté de la citoyenneté sur l'identité.

Aujourd'hui les débats ne sont qu'autour de l'identité, donc tout le travail que fait Coexister, travail magnifique, va devoir être repensé à travers le prisme politique d'aujourd'hui qui est en train..., on est en train de déchirer la République. Ça, c'est sur tous les écrans de télévision, sur tous les médias, vraiment, là, ça tombe bien que la réunion d'aujourd'hui se passe avec cette question politique ! Je pense que Coexister qui est né juste après un certain nombre d'événements, c'était l'affaire Merah je crois ? [Oui, c'était l'affaire Merah] Ils ont fait un travail extraordinaire. Je pense que la voie était justement le service civique pour plus de jeunes effectivement, pour se retrouver autour de quelque chose de commun qui sont les valeurs de la République mais aujourd'hui en est en train de mettre tout ça par terre avec cette question politique qui est la déchéance de nationalité et moi je m'étonne qu'un certain nombre de personnalités dites de gauche, moi je suis de gauche donc je n'ai pas de problème, défendent farouchement, ce qui est une erreur évidente, plutôt que de défendre des valeurs et de défendre la République telle que, vous, vous la voyez.

Abdelhai Ben Ghazi — Je voudrais revenir sur cette notion si vous permettez, la déchéance de la nationalité me rappelle étrangement quelque chose qui s'est passé en France au XIX^e s. et que personne n'a évoqué dans le milieu politique, c'est la mort civile. La mort civile c'était une condamnation majeure qui pouvait frapper un citoyen qui devenait rien du tout puisqu'il ne peut pas remplir un contrat, il ne peut pas contracter un mariage. Il ne peut pas être. Ce qu'on propose actuellement c'est très rétrograde, c'est exactement la même formule sauf qu'elle est enveloppée, c'est une sorte de mort civile.

Bariza Khiari — C'est un monstre, ça va créer un monstre.

Faouzi Skali — Ça va toucher que très peu de personnes mais c'est la valeur symbolique de la chose qui a un impact considérable.

X — Sur les gens, sur les gens de Daesh.

Faouzi Skali — Dans les faits ça va toucher très peu de personnes. Mais Pierre-Christophe, voyez ce que je veux dire, cette question de la transmission et des pères, on reprendra peut-être un peu... Excusez-moi.

P.-Ch. Cathelineau — Ce que je veux dire c'est que nous disposons, dans les outils, les outils politiques et historiques que nous avons, nous disposons d'outils analytiques et politiques qui nous permettent de répondre à la question de l'identité autrement que sur le mode de la fixation ou de la transmission d'une identité, on va dire « immobile », c'est-à-dire qu'on a un modèle social qui a

fonctionné et Charles Melman la rappelé tout à l'heure qui a permis précisément une reconnaissance des identités dans leurs dimensions multiples. Donc la question à se poser c'est effectivement et vous avez raison de la poser, c'est « Quid de la transmission de ce modèle et de l'analyse de ce modèle ? » pour permettre précisément ces coexistences et ces identités multiples, à mon avis.

Faouzi Skali — Très bien. Oussama puis Charles, vous pouvez faire une petite conclusion car on arrive pratiquement à la fin de la matinée, Oussama vous pouvez faire une petite synthèse ?

Oussama Cherif Idrissi El-Ganouni — Juste une petite remarque par rapport à l'inégalité fondamentale que chacun a face à la dissonance des discours. Par exemple, tu as cité énormément de ce qui existe, grâce à la République en tout cas, qu'on a des marges de manœuvre mais en même temps on entend bien qu'il y a certaines illégitimités de certains types d'immigration et où par exemple par rapport au débat sur la nationalité, moi par exemple j'ai trois nationalités, je peux en avoir une quatrième. Bon, je dirais je m'en fous un petit peu de ce que vous racontez actuellement... Mais ça c'est moi et je sais que je suis résilient par rapport à cette dissonance parce que j'entends bien le problème symbolique. Moi je peux m'en sortir mais le gamin de banlieue, lui, est-ce qu'il a les moyens de le faire ? Voilà et c'est cette dissonance que beaucoup n'entendent pas, en tout cas ceux qui sont protégés dans leur propre identité, leur identité un peu Prisunic.

Faouzi Skali — Alors, très rapidement.

Abdou Hafidi — Une petite absurdité de cette fameuse loi qui sera bétonnée dans le marbre de la Constitution le 3 février. Il y a une vraie... ou alors il y a un cynisme jusqu'au-boutiste ou alors il y a une ignorance du Droit international, parce que la question se pose c'est : « elle ne s'appliquera que pour ceux qui ont une deuxième nationalité ». Autrement dit, lorsque la personne sera déchue, alors prenons un exemple, d'un Marocain, d'un Algérien car à vrai dire c'est d'eux dont il s'agit, plus un peu de Tunisiens, plus un peu de Maliens, un peu de Sénégalais, c'est bien de ceux-là dont il s'agit. Imaginons qu'un jeune a été déchu de sa nationalité. Donc pour Valls, et pour ceux qui valsent avec lui dans ce marécage, il faudrait *ipso facto* qu'il reprenne la route dans le pays dont il a la nationalité, c'est ça, or le droit international est clair, aucun pays n'est obligé à accueillir un citoyen, fût-il le sien. 1) d'abord parce que aucune obligation, il n'y a aucune convention internationale là-dessus. Voilà le premier blocage. Et le deuxième blocage qui est l'absurde même, presque on va leur refourguer les malpropres de la République. Autrement dit, vous l'avez fabriqué, chez vous, il est né en France, il a été éduqué dans l'école de la République, il a été malmené, il a été formé et une fois que vous n'en voulez plus parce qu'il vous a sidérés et donc vous l'avez déchu de sa nationalité, vous le renvoyez dans un pays qui n'est pas le sien. C'est quand même incroyablement absurde, à la fois du côté du droit international, c'est une absurdité qui n'admet pas du tout l'obligation d'accueillir un citoyen. Alors comment va faire la France ? Que va faire la France ?

Faouzi Skali — C'est un peu un nouveau piège, une chausse-trape un peu comme le débat sur l'identité nationale qui avait suscité autant d'émois que de passion et de confusion. À nouveau on ressort à nouveau un autre débat de ce type sous cette forme-là.

Bariza Khiari— D'autant plus qu'on parle, qu'on dit c'est symbolique...

Faouzi Skali — Mais le symbole est fort aujourd'hui.

Bariza Khiari— Mais le symbole est fait pour rassembler, pas pour diviser.

Nazir Hamad — Est-ce que je peux reprendre cette question par un autre bout ? Pardonnez-moi si je fais l'avocat du diable. Depuis 30 ans je reçois des enfants d'origine étrangère, les parents étaient d'origine étrangère et ne le sont plus parce qu'ils ont acquis la nationalité française. Génération après génération, quand je pose la question aux enfants, aux générations qui arrivent, vous êtes qui ? De quel pays ? De quelle nationalité ? Je suis sûr que je vais entendre dire « je suis Algérien », ou je suis tunisien ou je suis marocain alors qu'ils sont de la troisième génération. Quand je leur demande mais pourquoi tu dis que tu es Algérien alors que tes parents sont nés en France, que toi tu es né en France... mais tu n'es plus Algérien ! Eh bien il y a un malentendu terrible : Est-ce qu'ils disent ce

qu'ils disent en réaction au discours des discriminations et dans ce sens-là, cela veut dire : ils ne veulent pas de moi alors moi je reste le fils de mes parents, le fils de leur culture ...

Faouzi Skali — ... Puisque vous ne voulez pas de moi, je ne veux pas de vous.

Nazir Hamad — ... je ne veux pas de vous. Ou aussi une autre dimension, quand même c'est très nuancé mais il faut quand même les prendre en compte, parce que génération après génération on ne m'a pas appris à lâcher quelque chose pour m'identifier, pour être fier, pour me sentir bien, dans mon identité française.

Faouzi Skali — Bien, en tout cas ça ouvre. Encore un petit mot, Marine peut-être ?

Marine Toullier — Marine Toullier, alors moi je suis professeur de droit à l'université de Rouen. Je suis bretonne et je suis née à l'étranger, je suis né en Belgique pour moi je suis née en exil. Ce n'était pas loin mais peu importe ce n'était pas mon pays et j'ai beaucoup mieux compris parce qu'au départ j'ai été choquée quand je voyais des enfants nés en France, « ah ben moi je suis Tunisien », « je suis Algérien » « je suis pas Français »... et je me suis dit mais toi quand tu étais en Belgique, c'est comme si t'étais Belge toi, quand je revenais en Bretagne on me disait « ah, la Belge ! » — Eh ben, je suis pas du tout Belge moi, je suis Bretonne, je suis Française, je ne suis pas Belge, je n'ai pas demandé la nationalité belge. Et donc j'ai mieux compris qu'on pouvait à la fois être accueilli par un pays, j'ai fait toute ma scolarité jusqu'au baccalauréat en Belgique, on peut être accueilli par un pays, je me considère accueillie par ce pays et quand ça m'arrange je suis fière d'être internationale et pas au milieu des petits Français restés dans la région et quand ça m'arrange je ne suis pas Belge non plus. Donc je comprends mieux maintenant parce que j'ai réfléchi et que j'ai fait finalement la même chose qu'eux. C'est-à-dire que je me dissocie d'une culture qui m'a accueillie en ne me considérant pas de la même culture. Et sur le relativisme et l'universalisme, avec mes étudiants, j'aime beaucoup faire ce séminaire de Master 2, en toute dernière année, 5^{ème} année de droit, sur cette question parce que j'ai à la fois des étudiants comme on dit maintenant Français de souche, c'est-à-dire des occidentaux et des non-occidentaux puisqu'il y a beaucoup d'étrangers qui viennent étudier chez nous, et j'aime faire des espèces de petites plaidoiries où les uns défendent l'universalisme et les autres défendent le relativisme. Et d'inverser les rôles, c'est-à-dire donner aux occidentaux le relativisme et de donner parce que pour nous c'est un dogme laïque, c'est un dogme l'universalisme, c'est forcément une valeur, et le remettre en question est assez mal vu et moi je les oblige à le remettre en question, au moins se questionner, après la réponse vous la trouverez vous-même mais au moins se questionner sur est-ce que c'est une évidence ou pas et quels sont les dessous aussi de chaque position, mais c'est assez rare, c'est vrai qu'ils arrivent en 5^{ème} année et ils disent personne ne nous a jamais parlé... et j'en profite pour étudier les autres cultures, c'est-à-dire on étudie le système de protection internationale bien sûr mais américain et africain et les Africains sont très contents de voir qu'on étudie dans l'université française leur... – ce sont des Africains qui viennent juste pour étudier en France, qui ne sont pas nés là – ils sont très fiers de voir que c'est au même titre que la déclaration universelle ou la déclaration de 1789 on étudie le système et les nôtres sont très contents aussi parce qu'ils ne connaissent pas du tout, c'est un autre monde. Donc c'est enrichissant.

Faouzi Skali — C'est un peu la reconnaissance réciproque, c'est un peu l'altérité. Alors maintenant on va donner la parole à Charles Melman, le mot de la fin, pour conclure cette matinée. On va reprendre, on voit bien qu'on a ouvert la boîte de pandore et qu'il y a encore beaucoup de choses à laisser sortir.

Charles Melman — Je crois que pour le moment mais grâce à vos exemples et à vos contributions, je crois que nous avançons dans cette compréhension. Nous avons encore une difficulté, à mon sens, à traiter la question de l'identité d'une façon qui ne soit pas intégriste. Je veux dire que nous posons en

tant que principe ceci, c'est qu'on est Français, ou on est Marocain, on est Algérien, ou on est Syrien etc. etc. Il faut penser ce qui d'ailleurs est maintenant le plus souvent la réalité sociologique, en tout cas en France c'est absolument irrécusable. On peut être Français-Algérien, peut-être aussi Algérien-Français, ce n'est pas la même chose. Mais en tout cas en ce qui concerne la nationalité française, du fait de la constitution de cette communauté, chaque Français a forcément un qualificatif souvent originel, qui le spécifie, qui vient constituer en lui la part d'altérité qui en quelque sorte est propre à chacun et qui je dirais coexiste nécessairement, s'il n'est pas intégriste, avec l'identité officielle ou subjective qu'il assume. Je dis bien ce n'est pas la même chose de dire moi je suis Français-Algérien, c'est-à-dire d'origine algérienne ou de dire je suis Algérien- Français, c'est-à-dire j'estime que ma véritable identité princeps, le tronc sur lequel je me constitue et qui me constitue être Algérien et l'identité française est adjective, si je puis dire. L'exemple que vous venez de nous donner Madame concernant votre identité est à cet égard absolument explicite. Je crois que lorsque nous serons en mesure de reconnaître cette duplicité propre à l'identité, vous me direz que sociologiquement elle peut se vérifier mais après tout subjectivement ? Oui, subjectivement elle existe cette duplicité à l'endroit de l'identité car si on est intégralement dans son identité on est un intégriste, mais il y a quelque chose qui semble spécifier les créatures que nous sommes et qui est ce que l'on appelle une liberté de pensée, de réflexion, d'analyse, une distance que nous prenons à l'endroit des phénomènes, y compris à l'endroit de notre propre identité, dans le meilleur des cas, puisqu'on voit que ce n'est pas toujours le cas.

Et je me permettrai, pour ce matin, de faire la remarque suivante : au fond l'un des progrès essentiels que Freud a pu introduire dans la culture qui s'en fiche complètement et qui ne le retient absolument pas, c'est la complexité de notre relation à l'origine, c'est-à-dire au Père. C'est lui qui a découvert que ce qui nous habite, il a appelé ça d'un nom, il s'est référé à une tragédie grecque, le complexe d'Œdipe, nous l'aimons et nous sommes parfaitement disposés à le tuer.

Ce qui, semble-t-il, donne à chaque fois à l'amour un caractère régulièrement plutôt délicat voire ambivalent. Et il est étrange de constater qu'aujourd'hui à l'échelle collective, ce problème de savoir si ce Père nous voulons le pérenniser – c'est bien le cas de le dire, c'est le mot juste – ou est-ce que nous souhaitons le tuer, ça divise les communautés. Je me permets simplement cette remarque pour témoigner que ces processus relèvent de considérations qui dépassent largement les cas particuliers dans lesquels chacun de nous est engagé. Il y a les cas singuliers mais il y a une problématique générale à cet endroit et donc peut-être que si nous parvenions à avancer dans l'éclaircissement de ce chemin et à oser parler de la complexité de l'identité, je veux dire qu'elle implique avec elle cette part, pour chacun d'entre nous cette part d'altérité, vous-même qui évoquez si bien les variations possibles d'identité ce qui ne vous empêche aucunement d'avoir une pensée parfaitement articulée et des conduites je suppose parfaitement...

Faouzi Skali — ... celle d'avoir faim à 13 heures !

Charles Melman — Bon ! Voilà ce que je vais vous dire. Alors à tout à l'heure.

*Transcription Monique de Lagontrie
relue par Anne Cathelineau*